



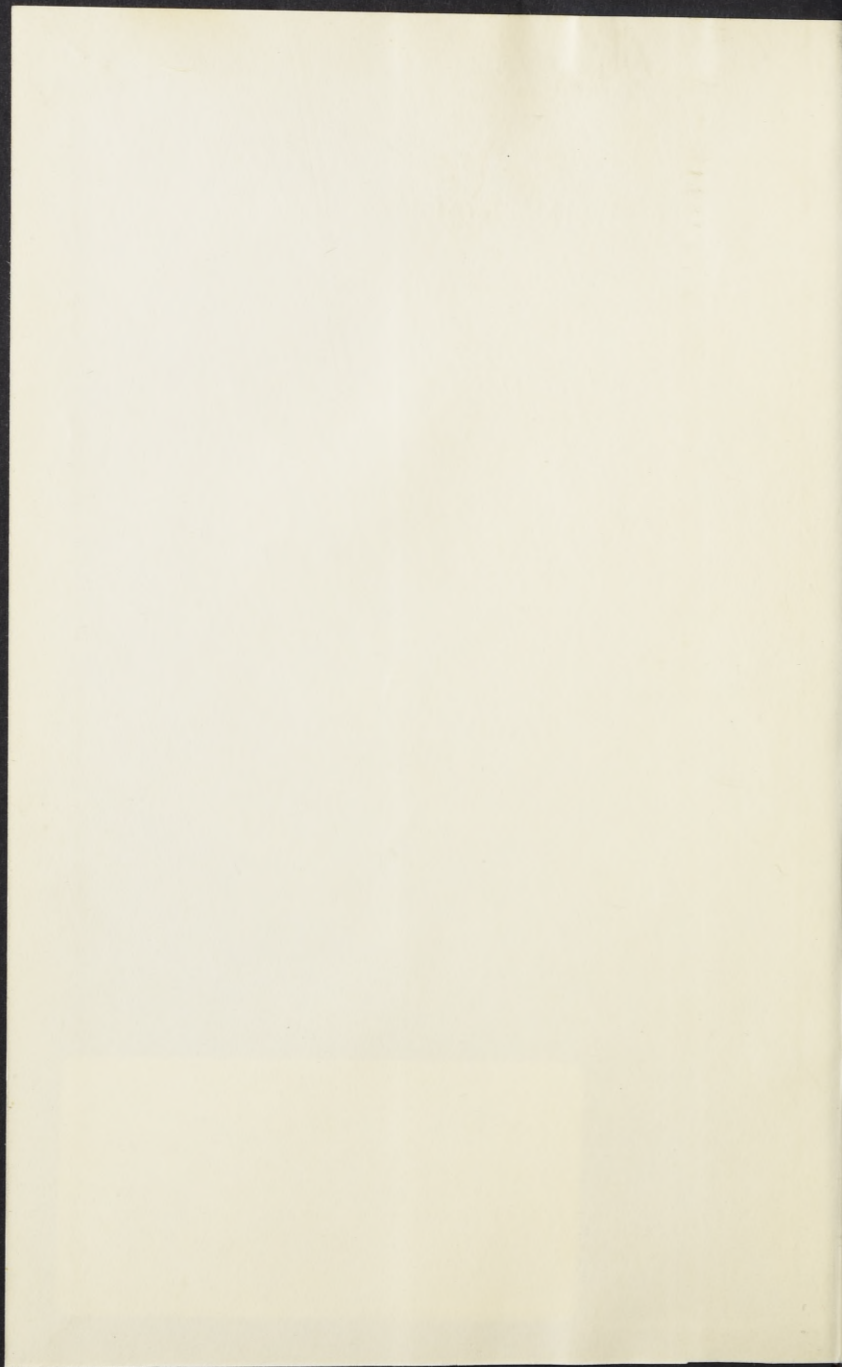
GE Bibliothèque publique et universitaire



1062798534

SA 4616
Rolland, Romain * Les L onides / Romain

1062798534



Sa 4616

4^e mille

ROMAIN ROLLAND

LES
LÉONIDES

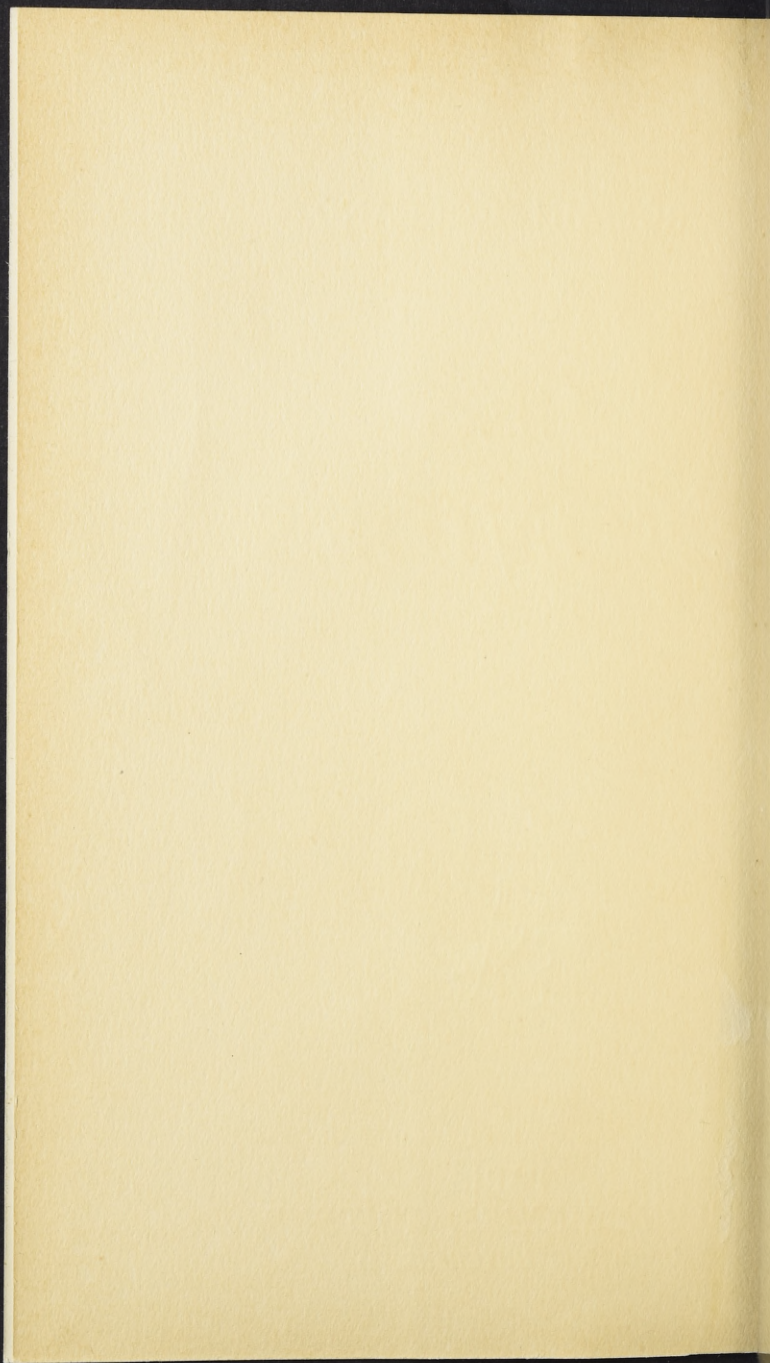
AM

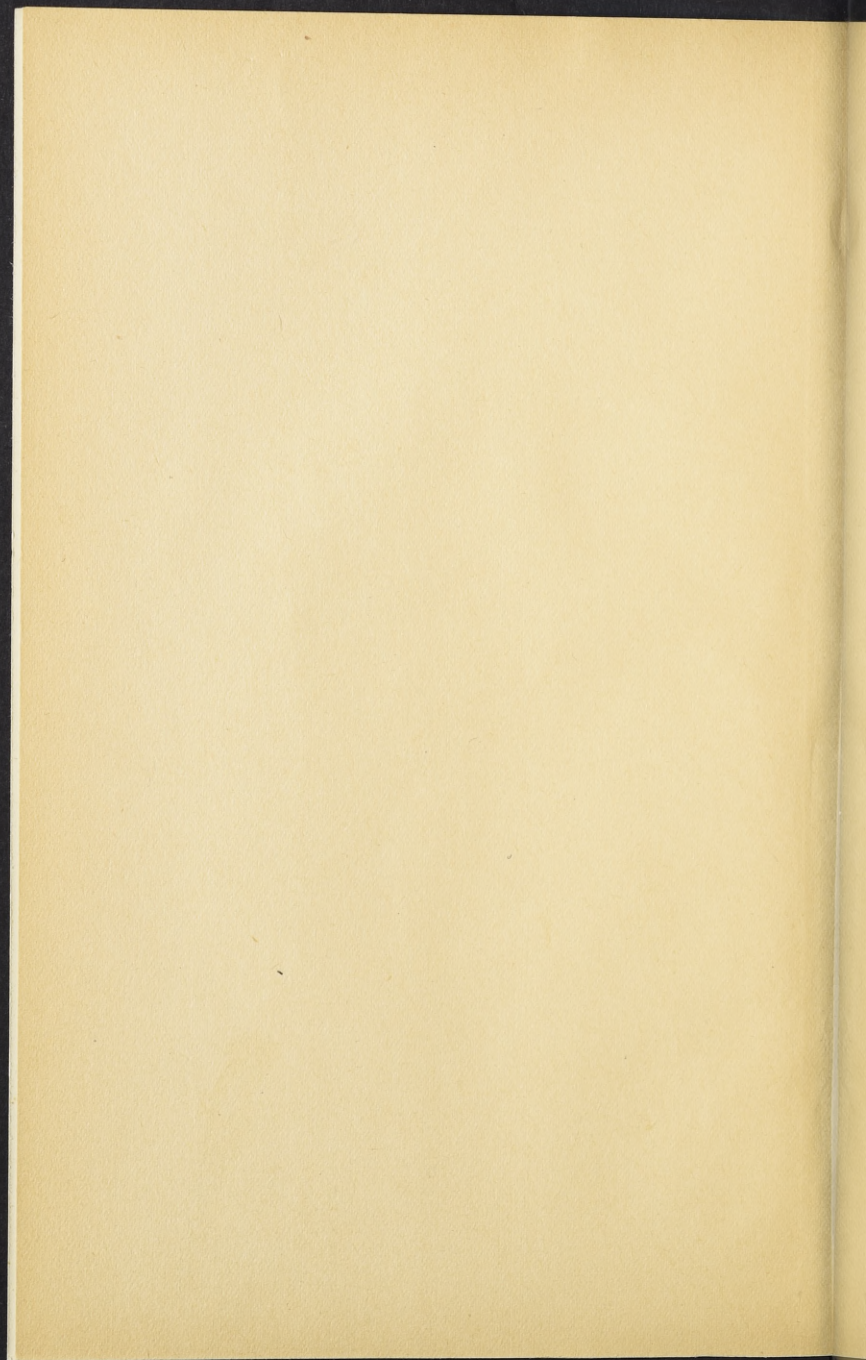


PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22





LES LÉONIDES

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

- I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

Colas Breugnon, 1 vol.

Colas Breugnon, 1 vol. *Édition de luxe* in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur de Gabriel BELOT.

L'Ame enchantée. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol.

— III. Mère et Fils, 2 vol.

Pierre et Luce, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

Clerambault, 1 vol.

Au-dessus de la Mêlée, 1 vol.

Les Précurseurs, 1 vol.

THÉÂTRE

Théâtre de la Révolution (le 14 juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

Les Tragédies de la foi (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

Le Temps viendra, 3 actes, 1 vol.

Liluli, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

Le jeu de l'Amour et de la Mort, 1 vol.

Pâques Fleuries, 1 vol.

Le Théâtre du peuple (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

Vies des hommes illustres, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN.

Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOI).

Musiciens d'autrefois, 1 vol.

Musiciens d'aujourd'hui, 1 vol.

Voyage musical au pays du passé, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol.

— PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les*

Vaincus, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTE-

MOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, in-8° (épuisé).

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

Romain Rolland vivant, par P.-J. JOUVE. 1 vol. in-8°.

Romain Rolland (L'Homme et l'Œuvre, par Paul SEIPPEL, 1 vol.

Pages choisies de Romain Rolland, avec une introduction et des notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

LES
LÉONIDES



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

(1928)

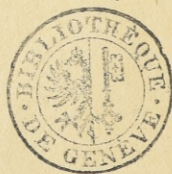
Sa 4616

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires sur hollandé Van Gelder
numérotés de 1 à 20

45 exemplaires sur vergé pur fil Vincent Montgolfier
numérotés de 1 à 45

400 exemplaires sur alfa-Impondérable
des Papeteries Sorel-Moussel
numérotés de 1 à 400



Droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays sans exception.
Copyright by Romain Rolland 1928.

PRÉFACE

L'idée de cette œuvre remonte à une trentaine d'années, au début même de la conception du long cycle dramatique, dont elle forme l'Épilogue.

Je venais, trois mois avant, de faire représenter ma première pièce révolutionnaire : *Les Loups* ; et je commençais d'être visité par le fantôme de Danton, lorsque, me trouvant, l'été 98, dans le Jura Suisse, au-dessus de Soleure, — cette vieille ville pour qui j'ai une prédilection (je ne saurais l'expliquer, mais j'ai, depuis, été heureux d'apprendre que Spitteler la partageait, sans vouloir davantage en donner de raisons) — une nuit, au clair d'étoiles, au milieu de la forêt, je songai à ce grand seigneur français qui, réfugié à Soleure pendant la Révolution, fit construire dans la gorge de la Verena le ravissant chemin de l'Ermitage, qui

est encore aujourd'hui un des attraits du pays : — le baron de Breteuil, ancien ministre de la Maison du Roi, l'un des grands ambassadeurs de l'Ancien Régime à son déclin¹.

J'imaginai les rêveries de ce noble « Promeneur solitaire », échappé aux fureurs de sa patrie, apprenant chaque jour la mort de ses amis, la ruine de tout ce qu'il avait aimé, respecté et servi, écoutant au travers de la muraille du Jura, la marche d'un monde nouveau, d'où il se sentait exclu, et, sans pouvoir ni vouloir, en ce pays étranger, rien livrer à quiconque de ses intimes pensées, cultivant son jardin, occupant l'ardeur inassouvie de son activité, ses inutiles énergies, à soumettre la nature, à lutter corps-à-corps avec la pierre et l'eau, la montagne et le torrent, — et, dans ce duel silencieux, s'identifiant avec les lois éternelles qui font tourner les mondes et régissent l'univers.

Ce fut la première cellule d'où germa tout le

1. Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil (1730-1807) ministre à Cologne (1758), à S^t-Petersbourg (1760), ambassadeur à Stockholm (1763), à La Haye (1767), à Naples (1771), à Vienne (1774), ministre de la Maison du Roi (1783-87), émigré à Soleure, puis à Hambourg. Rentra à Paris, en 1802.

cycle¹. Ainsi, la conclusion précéda le début, et elle donna le branle à l'œuvre tout entière. — Cette simple indication en dira plus à mes amis sur l'esprit de mon Épopée que tous les commentaires.

Quelques années plus tard, en 1901-1902, à l'heure où était mis en scène par Gémier *Le Quatorze Juillet* — le premier coup de tonnerre de l'Ouragan — j'esquissai l'action du drame, que je présente aujourd'hui. Mais le théâtre m'étant fermé (il l'est resté en France jusqu'au début de cette année), je laissai l'enfant dormir — mûrir — vingt-cinq ans. Il en a été de même pour presque toutes mes œuvres. Aux seules exceptions, je crois, des *Loups* et de *Colas Breugnon*, elles ont, à peu près toutes, été conçues un quart de siècle avant de venir à la lumière. Cette interminable grossesse est un état délicieux. Toute la vie se passe dans un bourdonnement de ruche.

Voici le dernier essai. Le lecteur de *Pâques Fleuries* y retrouvera deux figures connues : le

1. Car *Les Loups* qui y furent, par la suite, rattachés, étaient nés d'une occasion indépendante : la tragédie de l'Affaire Dreyfus.

Comte, fils du Prince, Prince de Courtenay (Conty) à son tour ; et l'ex-Conventionnel Mathieu Regnault. Mais ils ont bien changé ! Ils ont, tous deux, soixante ans ; et les vingt-trois ans passés depuis la veille des Rameaux, sur la terrasse de Courtenay, sont plus chargés d'épreuves et d'enseignements qu'un siècle. Le Prince a connu les durs chemins de l'exil ; et il est de ces *fuorusciti* — plus nombreux qu'on ne pense — pour qui le pain de l'émigration a été salutaire : car ce pain de douleur, ils ont appris à le pétrir de leurs mains. J'en ai connu le goût dans les beaux Mémoires d'Émigrés dont je me suis nourri, et particulièrement dans les Notes intimes de ce vaillant chevalier de Pradel de Lamase¹, qui me les a fait aimer, ces nobles fils de notre race, ces vrais Français, que leur destin condamna au plus ingrat des devoirs, au combat contre le pays qu'ils chérissaient — (mais ils ne pouvaient, sans forfaiture, s'y soustraire !) — et qui surent porter dix ans de la plus affreuse misère, la tête haute, le cœur blessé, l'estomac vide, le

1. Chevalier de Pradel de Lamase : *Notes intimes d'un émigré*, 1913 ; *Nouvelles Notes intimes d'un émigré*, 1914-1920.

sourire aux lèvres, en acceptant tous les métiers, sans déroger. Et j'ai compris la secrète affection qui les rattachait, d'une rive à l'autre du Rhin, aux « Patriotes » qu'ils combattaient. . . . Nous savons bien que nous ne parviendrons pas à réunir les frères ennemis. Mais qu'ils le veuillent ou non, nos bras les lient, nos mains leur frottent l'un contre l'autre le museau. Frères loups, mordez-vous, c'est une façon de vous embrasser ! Vous êtes même sang, mêmes dents, vous êtes les mêmes. Et vous le savez ; mais vous ne voulez en convenir. Je le dis pour vous, diables d'entêtés !



L'enfant de quinze ans, qui est le compagnon des deux héros du drame et qui se fait entre eux la liane, rappellera à mes lecteurs deux autres enfants, ses frères : le petit prince Aërt, et l'ami de Jean-Christophe, Olivier. Leurs traits communs s'expliquent : ils ont été conçus dans la même saison, au tournant des deux siècles ; ils sont fils du même homme que je fus, à cette heure d'avant

l'aube, indécise et fiévreuse, où Christophe n'avait pas encore commencé sa traversée. Depuis, le fleuve est passé. Mais je reste fidèle au souvenir des jeunes morts, que j'ai laissés sur l'autre rive. La route de notre vie est bordée de leurs stèles.



Quant au lieu de la scène, que j'ai moi-même repéré sur place, exactement¹, j'ai été abondamment renseigné par les historiens du pays². Et,

1. Je situe la maison du Prince, hors de Soleure, au Wengistein, au sortir de la forêt, sur un avancement de la première ligne des collines qui encerclent la ville, à peu de distance de la Verental. On trouvera, dans le bois voisin, la croix du petit Jean-Jacques au troisième acte de ma pièce, la croix en forme de trèfle à quatre feuilles, avec une date, à la vérité, plus ancienne de deux ans (1795).

2. Toute une série de brochures de F. VON ARX: *Die Patrioten des Kantons Solothurn im Jahre 1798*, Soleure, 1884 ; *Die französischen Emigranten in Solothurn (1789-1798)*. Berne 1892 ; *Der Einfall der Franzosen in den Kanton Solothurn 1798*, Soleure 1898 ; *Aus der Geschichte der französischen Ambassadoren in Solothurn*, Soleure 1919.

D'autres études Soleuroises, dont la plus remarquable est la thèse du D^r Phil. Kurt MEYER : *Solothurnische Verfassungszustände zur Zeit des Patriziates*, Olten 1921 ; Gilbert BLOCH : *Bilder aus der Ambassadorschenschaft in Solothurn (1554-1791) und der Einfall der Franzosen (1798)*, Bienne 1898 ; E. TATARINOFF ; *Solo-*

bien que je n'aie dû garder, de leurs curieuses chroniques locales, que les grandes lignes, j'espère n'en avoir pas trop dénaturé l'esprit.

L'antique ville de Soleure fut, de François 1^{er} à la chute de nos Rois, le siège de l'ambassade française en Suisse. Elle a dû à ce choix son atmosphère spéciale, un reflet de notre culture, un cachet aristocratique qui ennoblit encore aujourd'hui son visage, sans pourtant altérer ses traits personnels helvétiques, mais en leur communiquant une certaine douceur riante, non exempte de mollesse et de facilité. Ce n'est pas pour rien que, pendant trois siècles, elle a été l'hôtesse — et

thurnische Stadt-Neuigkeiten aus dem Ende des achtzehnten Jahrhunderts, 1910-11, etc.

J'ai consulté aussi les ouvrages d'histoire générale : *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft* von Johannes DIERAUER, Gotha 1912, et les *Mémoires de Barthélemy* (1768-1819), Paris 1914, — l'ambassadeur de France en Suisse, pendant toute la Révolution jusqu'en 1797, où il devint membre du Directoire. Je dois dire que ce dernier livre est loin de donner ce qu'on en pourrait attendre. Barthélemy me paraît avoir joué, dans la situation difficile qu'il avait acceptée, un rôle assez équivoque ; et il continue de garder dans ses Mémoires une réserve prudente. La prudence est un attribut (dit-on) de la diplomatie. Mais quand elle a pour fruit, comme dans le cas de Barthélemy, la déportation à Sinnamari, elle est pitoyable. Il n'en eût pas coûté davantage de parler franc !

l'invitée — à toutes les fêtes de France, fastueusement célébrées par nos ambassadeurs, la badaude amusée des grands spectacles de la Saint-Louis et des anniversaires ou des mariages de nos Rois, où les fontaines de S^t-Urs pissaient le vin; et l'or grêlait. Elle jouit cependant, jusqu'à l'heure où s'abattit par-dessus le Jura, la tornade, de la plus désuète et de la plus compliquée des Constitutions. L'étroitesse et l'arbitraire archaïques en étaient tempérés par le laisser-faire et la bonhomie...

Quand la Révolution vint, ces vieux enfants s'en amusèrent comme d'un joujou. Il leur fallut cruellement déchanter. Elle les rançonna, les ruina. Il leur resta la parure de leurs monuments, la ceinture de la verte Aar, la vêtue de leurs prairies, dont les avenues de leurs vieux arbres sont les galons, et le rêve magnifique de leur horizon, où flotte sur l'immense plaine le vaisseau blanc de l'Oberland...

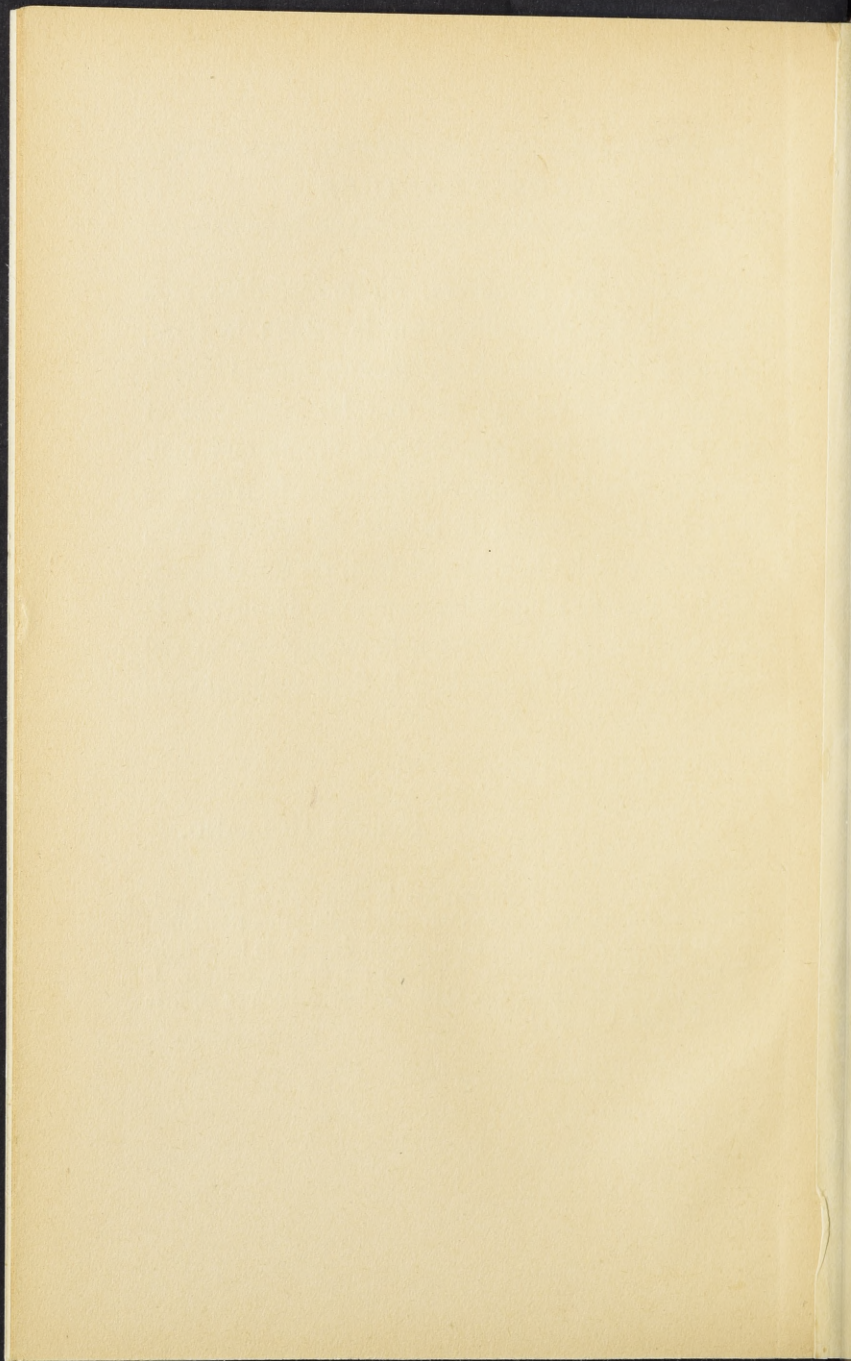
S'il m'a fallu, dans cette œuvre, réduire à l'extrême le tableau suisse, en ramenant à deux seuls types le personnel multiple et bigarré de la

petite cité¹, on retrouvera, du moins, dans mon décor, le beau coquillage sur le sable : la terre, l'eau et la lumière. . . A mesure que je vis, à mesure que je vais, ils me sont les vrais amis et les frères. Et la protagoniste du drame que nous jouons, c'est la Nature. Nous sommes la traine de sa robe, nous sommes la mousse de ses membres, nous sommes les boucles, au vent, de ses cheveux. Et la danse de l'humanité, comme le découvre à la fin, Courtenay, c'est — qui la mène ? — au ciel qui tourne, *die Zauberflöte*, la flûte enchantée du grand Ménétrier.

28 Octobre 1927.

Romain ROLLAND.

1. On sera bien aise d'apprendre que le vieux notaire Kulli, guil-
leret et exalté, qui veut doter sa ville d'une belle petite Révolution,
« à la mode de chez nous », est un produit du pays. Je lui ai seule-
ment prêté le trait d'humour héroï-comique de son collègue, le
médecin Peter Schwendimann. Qu'ils n'aillent point, à ce sujet, se
quereller dans la tombe !



PERSONNAGES

LE PRINCE DE COURTENAY François-Timoléon
ÉMIGRÉ (LE COMTE DE *PAQUES FLEURIES*), 58 ANS

LE COMTE D'AVALLON René
ÉMIGRÉ (LE PETIT VICOMTE DE *PAQUES FLEURIES*), 33 ANS

MATHIEU REGNAULT
EX-MEMBRE DE LA CONVENTION
ET DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, PROSCRIT, 60 ANS

MANON REGNAULT
SA FILLE ADOPTIVE, 22 ANS

JEAN-JACQUES REGNAULT
SON FILS, 15 ANS

LE SCHULTHEISS¹ BALTHAZAR WALLIER,
LE NOTAIRE BENEDIKT KULLI, 70 ANS

BERRY
CHAPUIS
VALETS DU PRINCE

1. Le *Schultheiss* (althochdeutsch : *Schuldheize* = *tribunus, praefectus, centurio*) était l'emploi et l'honneur le plus haut de la Ville et République de Soleure. Il était le directeur politique du gouvernement, il représentait l'Etat à l'extérieur; il présidait les Conseils et était le gardien du sceau. On le nommait, pour un an, au *Rosengarten* où se réunissait, le 24 Juin, la « *Bourgeoisie souveraine* ». (Le nom de cette Assemblée venait de ce que chaque bourgeois y tenait une rose à la main.)

MADAME PÉTUNIER
GOUVERNANTE DE SA MAISON

*La scène aux portes de Soleure,
de la fin septembre à la mi-novembre 1797.*

Comme il est peu vraisemblable qu'un comédien français puisse prononcer, et un public français entendre des noms allemands, on remplacera, sur la scène française, le titre de « *Schultheiss* », par celui de « *Syndic* », qui n'en est qu'un médiocre équivalent.

La même observation s'appliquerait aux deux termes de *Grossweibel* et de *Stadtvenner*, dans le récit de Berry, au troisième acte. Mais ici, il n'est non seulement point défendu, mais il est recommandé à l'acteur d'écorcher les deux mots, en les prononçant à la française. Ni le Prince, ni ses gens, ne daignent prononcer correctement cette langue barbare, qui leur paraît assez ridicule.

Le *Stadtvenner* (althochdeutsch : *Faneri* = *Fahnentrager*, porte-bannière) était la personnalité militaire la plus importante de la ville.

Le *Grossweibel* (althochdeutsch : *Weibil* = *Gerichtsbote*, courrier de justice) était le maître des cérémonies.

ACTE I

Fin septembre 1797.

Cour de ferme. Devant une vaste construction, dans le beau vieux style du Jura bernois : maison paysanne à haut toit couvert de tuiles, et larges auvents. L'autre côté est occupé par la grange et l'étable. Par delà, par-dessus le mur du fond et la porte d'entrée, que flanquent deux vieux peupliers, touffus depuis la base et dorés à la crête par l'automne et le couchant, s'élève la haute muraille sombre du Jura.

Au milieu de la cour, où picorent pigeons et poules, trône une antique fontaine, à plusieurs compartiments et pilastre central, surmonté d'une statue polychrome, dans le style des fontaines de Soleure. Elle représente une Justice, casquée, les yeux bandés, costume XVI^e siècle, qui, la hanche ployée, d'une grâce raide et minaudière, tient une balance, dont un plateau s'enfoncé.

SCÈNE I

Au lever du rideau, on entend passer dans l'air le piailllements de foule d'une bande d'étourneaux, — et, hors de la cour de ferme, la voix du Prince, qui revient, en chantant un air de Jean-Jacques Rousseau (sur une chanson de Desportes).

Madame Pétunier sort de la maison et va à la rencontre du Schultheiss Balthazar Wallier, qui vient d'entrer. Elle s'adresse alternativement au Schultheiss et aux valets de ferme, dont l'un a pris un vieux fusil pour tirer les étourneaux.

LE SCHULTHEISS

(le nez en l'air)

Quelle rafale de plumes !

MADAME PÉTUNIER

Ce sont les étourneaux. Ils sont chassés des vignes par nos hommes qui retournent.

La voix du PRINCE

(chantant, au dehors) :

O bienheureux, qui peut passer sa vie,
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les rochers et les bois...

LE SCHULTHEISS

(après le second vers.)

Le Prince est-il rentré ?

MADAME PÉTUNIER

Oyez-le, qui revient!

(*Le vacarme d'oiseaux et la chanson continuent.*)

LE SCHULTHEISS

(*lorgnant l'arbre chargé d'étourneaux.*)

Ils font un club, là-haut!

MADAME PÉTUNIER

Nous avons assez des nôtres!

UN VALET

Ils jacassent aussi bien que nos Lüthy et Kulli.

(*Coup de fusil derrière la scène.*)

AUTRE VALET

(derrière la scène.)

Je m'en vas les faire danser !

(*La bande d'oiseaux se dissipe en un tourbillon d'ailes et de cris.*)

MADAME PÉTUNIER

*Eh ! Laisse-les manger ! L'année est grasse.
Part à tous, becs et bouches !*

LE VALET

(*rentrant en scène, avec un fusil qui fume et deux étourneaux tués.*)

Ils mangent, ils sont mangés.

LE SCHULTHEISS

C'est notre lot.

MADAME PÉTUNIER

Mais bien manger d'abord, pour être bons à manger !

LE SCHULTHEISS

D'accord ! La vie est bonne.

LE PRINCE (1)

(qui rentre, en costume de travail, la veste sur l'épaule, suivi de ses ouvriers, et chantant) :

Loin du tumulte et du bruit populaire...

(interrompt sa chanson, pour répliquer au Schultheiss) :

Meilleure que les hommes !

LE SCHULTHEISS

(se retournant vers le prince.)

Monseigneur, je vous salue.

LE PRINCE

Salut, Schultheiss Wallier !

(Il achève sa chanson) :

...Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des Princes et des Rois !...

(Il se décharge de ses outils, et répète, sans chanter) :

... Les Princes et les Rois... Où sont-ils
aujourd'hui, les princes et les rois ?

1. Le Prince est un robuste sexagénaire, rouge de peau, les cheveux blancs, le cou large, les bras musclés. La voix est forte, joviale et impérieuse.

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, j'en vois un, qui ne se porte point mal.

LE PRINCE

Oui, si le coffre est pillé, Schultheiss, le coffre est bon. Ils ont mes biens, non moi, les brigands d'au delà des monts!

LE SCHULTHEISS

Pourtant, ils ont la main longue.

LE PRINCE

(montrant la masse noire du Jura) :

Je le sais, j'en vois l'ombre. Schultheiss, fermez vos murs, cadenez vos portes! Les loups rôdent autour de votre bergerie suisse.

LE SCHULTHEISS

Nous veillons. Mais je crains que plus d'un ne se soit déjà glissé parmi nos chiens et nos bergers.

LE PRINCE

La Révolution est une tache d'huile. Elle gagne les bords. Vaud et Genève sont touchés. Coupez, coupez le morceau, avant qu'elle s'étende!

LE SCHULTHEISS

Notre canton est attaché aux vieilles traditions. L'infection du jour n'y pénètre point encore. Mais la menace est proche. Et c'est d'elle, monseigneur, que je viens vous parler.

LE PRINCE

De mauvaises nouvelles?... Que cela ne nous fasse point perdre le boire et le manger! Madame Pétunier, allons! Le pain et le fromage! Et le vin à la ronde! Fortune ou infortune, comme disaient nos Nestors, je bois aussi bien en bois comme en or!... Commencez, mes garçons!... Nous l'avons bien gagné! Nous avons ouvert aujourd'hui cent mètres de la route à travers le rocher...

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, il s'agit d'une nouvelle sommation du Directoire de France...

LE PRINCE

A plus tard, ces magots!... Je vous parle de ma route dans l'étroit défilé, au-dessus du torrent. La muraille est abrupte; nous avons, sur la roche, cassé trois pics, l'après-midi; et le torrent grossi a enlevé le pont que nous venions de jeter... N'importe! Je trouverai le mont.

LE SCHULTHEISS

On s'étonne, monseigneur, qu'un aussi grand prince passe ses jours à ces besognes de terrassier.

LE PRINCE

Il faut user ses forces; ou les forces vous usent. Faute d'hommes, je combats les pierres. Et j'aime plus que tout, et les bois et les eaux. Ils sont toute beauté. Ils sereinient l'esprit, ils

lui font oublier les singes malfaisants, — l'humanité.

(Les ouvriers sont déjà attablés. Le Prince, tout en achevant ces paroles, va à la fontaine; il s'y lave vigoureusement la face et le cou. Et il chante) :

J'aime le doux son des bruyantes fontaines,
 Qui vont coulant de ces roches lointaines,
 Pour arroser nos prés délicieux...

(Il revient vers le Schultheiss) :

Pour arroser nos prés, Schultheiss, nous avons mieux. Une bouteille de notre vin mousseux!

(Ils s'attablent.)

(Pendant la scène qui suit, le soleil disparaît derrière le Jura. On le voit qui se retire peu à peu dans la cour, puis de la fontaine et des faites.)

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, vous ne gardez donc pas rancune à ce drôle, dont vous chantez la chansonnette?

LE PRINCE

A ce fou de Rousseau? Ma foi, il fut un temps, Messieurs les Helvétiques, où volontiers

je vous eusse chanté une autre musique, pour nous avoir gratifiés de ce produit!

LE SCHULTHEISS

Nous nous en serions bien passés aussi!

LE PRINCE

Mais le plus fou a ses heures de raison. Je dois à ses lubies de savoir me servir de mes bras et de mes dix doigts. Oui, c'est grâce à Jean-Jacques que je ferre mes chevaux, moi-même, comme St-Éloi, et que mon fils laboure, ainsi Philopoemen. Aux plus noirs jours d'exil, quand le pain manquait, nous l'avons fait. A toute tâche nous sommes prêts ; et qu'il gèle ou qu'il grêle, on ne nous prend pas sans vert. L'Émile nous a sauvés. Il ne l'a pas fait exprès. Mais de l'intention je n'ai cure. Je ne regarde qu'au succès. Et quant à son auteur, s'il a déraisonné, ce fut en bon français. De bon français est bon. Meilleur, quand on le goûte à l'étranger. Je passe au fou ses folies. Le meilleur vin n'est le plus sage. Dans ma cave de France, je ne suis pas si sot que de n'avoir quelques bouteilles de bon Rousseau !

LE SCHULTHEISS

Je préfère ce jus rose.

LE PRINCE

Çà ! voyons, au travers, vos méchantes nouvelles !

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, vous savez de quel acharnement la République de France poursuit sur notre sol ses citoyens émigrés.

LE PRINCE

Je le sais, et qu'au lieu de lui répondre, comme votre Guillaume Tell, avec vos arbalètes, votre Grand-Canton de Berne s'incline, chapeau bas, devant les sommations des Mandrins de Paris.

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, vous voyez que, jusqu'à ce jour, nous avons tenu envers vous nos devoirs d'hospitalité. La Confédération a su, pendant quatre ans, par une sage tactique de tergiversations,

éviter de donner suite à ce qu'on réclamait d'elle. Une réponse à l'antique eût sans doute été plus glorieuse. Mais nos petits États, de bourgeois et de paysans, qu'encercle un océan d'ennemis, ont droit de préférer la raison à la gloire. Nous sommes sur un îlot ; et tout autour, la guerre. Des furieux qui délirent. La sagesse n'est-elle pas, au lieu de les provoquer, en s'opposant à eux, de ne point discuter, d'attendre que d'eux-mêmes ils se détruisent, enfin de gagner du temps, qui travaille pour nous ?

LE PRINCE

Le temps ne travaille, Schultheiss, que pour ceux qui travaillent sans lui. Les grands bandits de la Convention ne comptaient que sur eux ; et chaque instant, ils l'empoignaient, comme s'il n'eût pas de lendemain. Ils avaient raison. — Vous, vous attendez, assis en rond autour de votre vieux chêne helvétique ; vous attendez que l'ouragan, qui rompt les arbres sur les monts, passe en vous épargnant... Il est bien vieux, ce chêne, il est bien creux, il est rongé par l'âge et par

l'esprit du temps. Garde qu'après avoir laissé choir le cercle protecteur de la haute futaie, où les vents se brisaient, le chêne choie à son tour !

LE SCHULTHEISS

Il tient bon... Mais la sagesse est, plus que jamais, nécessaire. Car il faut bien avouer que nos calculs se sont trouvés en défaut. Au lieu de s'épuiser, la violence redouble. Il y a la demi-année, quand nous quitta ce bon monsieur Barthélemy, l'ambassadeur de France, qui nous secondait, en catimini, contre les enragés de Paris, — quand on le rappela, pour faire partie du Directoire, qui n'eût compté qu'une ère plus calme allait s'ouvrir, et qu'insensiblement les hommes modérés restaureraient l'ordre du passé ? Qui nous eût dit que, trois mois après, ces modérés seraient coffrés, traqués et déportés, par un nouveau coup de violence, et que le pouvoir reviendrait sans contrepoids aux pires ?

LE PRINCE

Pour moi, je dis bravo !

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, vous n'y pensez pas !

LE PRINCE

Bravo, par Dieu ! Et je le redis !... Carnot, traqué par Barras, Carnot le coupeur de têtes, forcé de sauver sa tête ! Et votre Barthélemy, déporté à Sinnamari... C'est à crever de rire ! Oui, je trouve impayable que ces monstres se mangent entre eux ; et si l'on me donne à choisir, je choisis, et je veux que les premiers mangés soient vos « hommes modérés », comme vous les dénommez, les Girondins, les libéraux, ces hypocrites : ces imbéciles qui ont cru qu'on démusèle impunément la bête qui gronde sous la chemise, ces messieurs de la larme à l'œil qui, la main sur le cœur, votaient, avec douleur, la mort, la mort, la mort ! détroussaient la victime en l'inondant de leurs pleurs, et nationalisaient nos biens afin de les mettre en poche, les orateurs de l'idéal (le bon placement !), ces hommes prudents, qui ont un pied dans chaque camp... Votre « bon monsieur », votre Barthélemy, cet acrobate de la diplomatie,

qui depuis sept ans réussissait sur la voltige cet équilibre de servir et de trahir à la fois la France, la Suisse, les émigrants et les brigands!... Ils nous défendent, dites-vous ? Je ne veux être défendu par qui n'est point l'ennemi de mes ennemis. Franc ami, ou franc ennemi ! Sur mon honneur, j'aime mieux les francs bourreaux, les coquins entiers que les hongres.

LE SCHULTHEISS

Vous serez donc satisfait d'apprendre que vous aurez pour voisin un jacobin complet, un régicide.

LE PRINCE

Quoi ?

LE SCHULTHEISS

Un de la Convention, qui a nom... Comment donc ?... Renaud, Vergniaud... Non, ce n'est pas cela... enfin, un de ceux qui naguère s'intitulaient Montagnards, et qui, proscrit à son tour, est venu dans nos montagnes, avec les siens, chercher asile, — comme vous.

LE PRINCE

Vous n'allez point, je pense, m'infliger la présence de ces gredins ?

LE SCHULTHEISS

Je n'y ai pas de plaisir. Mais tant qu'ils ne troublent point l'ordre établi chez nous, je dois les tolérer. Au reste, l'homme est malade et vieux. Il n'est plus dangereux.

LE PRINCE

Vous ne connaissez point cette engeance indomptable. Son venin est mortel. Ses fureurs ne s'apaisent jamais. Il faut tracer autour d'elle, comme du scorpion, un cercle de feu, pour qu'impuissante à nuire, elle tourne contre elle son aiguillon.

LE SCHULTHEISS

Nous aurons donc ce spectacle. Il ne dira pas un mot, il ne fera pas un geste, qui ne soit observé.

LE PRINCE

Où a-t-il fait sa bauge ?

LE SCHULTHEISS

Il est descendu en ville, à l'hôtel du Faucon. Mais, afin de l'isoler de la population, nous l'installons, dès demain, dans une ferme à l'écart, derrière St-Niklaus.

LE PRINCE

A ma porte ? C'est un affront !

LE SCHULTHEISS

L'installation ne durera guère. Nous recevrons, au prochain jour, du Directoire français, une nouvelle sommation. Et c'est de quoi je venais justement vous informer, ce soir. On m'avise qu'un ordre de Paris est en route pour Berne, enjoignant d'expulser de Suisse les émigrés. L'ordre nous sera donc, sous peu, transmis par le gouvernement Confédéré. Dans notre canton resté fidèle aux bons principes, jamais pressé, nous ferons autant qu'on peut, la sourde oreille. Quand il ne sera plus possible de ne plus entendre, en fin de compte, pour donner de notre obéissance un gage qui ne nous coûte, nous expulserons les

jacobins, en ignorant les autres. Ainsi, nous réussissons, une fois de plus, à écarter de vous le danger... Mais ne vous montrez pas trop ! Ne venez pas en ville ! Restez aux champs ! Car nous avons à compter avec les mouchards répandus chez nous par les émissaires du Directoire, la racaille insolente de ce loup de Reubel.

LE PRINCE

Schultheiss, quand je vois un loup, j'arme et je le mets en joue.

LE SCHULTHEISS

Il nous faut ménager cette canaille qui s'appuie sur les armées. Ces guenilles, aux dents longues, dévorent, à nos portes, les greniers de Lombardie ; et la moindre imprudence les tournerait contre nous, avec le jeune tigre, qui les mène à la curée...

LE PRINCE

Buonaparte... Schultheiss, lequel est le plus fou, de s'armer contre un tigre, ou de vouloir l'appriivoiser ?

LE SCHULTHEISS

Nous ne cherchons pas le combat ; mais s'il vient, nous serons prêts.

LE PRINCE

« Nous serons » : le mot éternel de ceux qui « ne sont pas » !... Mais, après tout, Messieurs nos hôtes, c'est votre affaire !

LE SCHULTHEISS

C'est aussi la vôtre, Monseigneur.

LE PRINCE

La mienne est, pour l'instant, de cultiver mon champ. C'est le seul champ d'action qui me reste. Mon roi est mort ; et mort, le monde où j'ai vécu. J'ai renoncé aux grands projets. Tout mon souci est que j'achève ma route ouverte dans la vallée, et que nos semailles de l'automne réjouissent l'alouette du prochain été.

LE SCHULTHEISS

J'espère que vous en récolterez les blés.

LE PRINCE

Mais vous ne le pensez pas... Si, si! je vois clair, Schultheiss... Mais que je les récolte ou non, je suis certain que ces blés, mon fils et moi, nous les avons semés. Ce que j'ai fait est fait. On ne peut me l'enlever.

LE SCHULTHEISS

Mais dites-moi donc, Monseigneur, pour quel objet vous travaillez ?

LE PRINCE

Mais dites-moi donc, Schultheiss, pour quel objet vous mangez ?

LE SCHULTHEISS

Vous plaisantez!

LE PRINCE

Un Français ne se nourrit pas de manger, seulement, mais d'agir.... Salut, garçon!

SCÈNE II

(Rentre dans la cour de ferme, monté sur un gros cheval de labour, le Comte, homme de trente ans passés, solidement charpenté, l'air méditatif.)

LE COMTE

Salut!

LE PRINCE

Levé avant le soleil, et rentré après lui.

LE COMTE

Les semailles terminées.

(Il saute de cheval)

LE SCHULTHEISS

Rude journée.

LE COMTE

(Il boit à la fontaine)

« On aide bien au bon Dieu à faire de bon blé... »

LE PRINCE

Il faut beaucoup l'aider. Il est mauvais ouvrier. Si j'avais le temps, Schultheiss, je vous referais cette terre, je creuserais des canaux, je dessécherais le marais, je déroulerais des routes tout autour de ces monts... Je ne vois jamais un lieu, sans le voir comme il sera, — comme il serait, si moi, j'avais à le faire. Je vois les champs peuplés, les barques sur les fleuves, les chars sur les chemins, les villes et leurs fumées. Pas un pouce de terrain, qui demeure inutile. Pas un être — homme ou bête — qui se tienne inactif. Ils n'en ont pas le droit. Qui vit, doit vivre. Défense de dormir!

LE SCHULTHEISS

Monseigneur, il est heureux que les Français n'aient pas l'empire du monde. Car si Dieu redescendait chez eux, il ne reconnaîtrait plus le visage de la Nature.

LE PRINCE

La Nature nous a été donnée, afin que nous la transformions.

LE SCHULTHEISS

Vous n'êtes pas si loin de vos ennemis les jacobins! Ils veulent réformer l'homme, et vous réformez nos champs.

LE PRINCE

Hé hé! Il y a du vrai!... Du moins, notre manie est sans danger pour vous.

LE SCHULTHEISS

Elle nous est profitable. Mon souhait, Monseigneur, est que vous puissiez vous y livrer longtemps chez nous.

(Pendant ces dernières répliques, le Schultheiss prend congé, et le Prince le reconduit, à la porte d'entrée.)

(Exit Schultheiss.)

(Pendant qu'au fond de la scène, le Prince échange quelques mots avec le Schultheiss, qui s'éloigne, les deux valets du Prince s'entretiennent, au premier plan.)

CHAPUIS

Tu as entendu, Berry? Ce chien de jacobin, qui nous suit à la piste!... A l'hôtel du Faucon, ce vampire, ce mangeur de rois? Est-ce que nous

*allons tolérer ce fumier près de notre maison ? ...
Viens-t-en ! Je m'en vas faire courir le chien sur la
braise !*

BERRY

Où vas-tu ?

CHAPUIS

*Sous ses fenêtres, lui chanter la sérénade. La
langue lui en sortira du cou, et la bave. Qu'il en
crève !*

BERRY

Allons-y !

(Ils décampent.)

SCÈNE. III

(Le Prince revient de la porte de la cour vers la maison. Il désigne, par-dessus son dos, sans se retourner, le Schultheiss qui a disparu, et dit ironiquement au Comte :)

LE PRINCE

Il sait parfaitement, — comme moi, — que nous serons bientôt priés de déloger.

LE COMTE

Le croyez-vous, mon père ?

LE PRINCE

Et vous, les croyez-vous capables de nous garder longtemps, contre les menaces de nos ennemis ?

LE COMTE

Ce serait un plaisir, pourtant, de tenir pied ici, dans ce camp retranché, que défendent, mieux que

les vieux remparts de Vauban, les puissantes murailles bastionnées de ces monts — (il montre la chaîne noire du Jura, qui domine l'horizon) — avec leurs contre-escarpes hérissées de rochers, qui pointent entre les bois et couronnent leurs saillants en créneaux.

(Les deux hommes se sont assis sur le banc de pierre adossé à la maison.)

(Le long jour décline très lentement, jusqu'à la fin de l'acte.)

LE PRINCE

Il est vrai : la carapace défie tous les assauts. On dirait le squelette d'un monstre contemporain des Jours de la Création. Mais il ne reste que la coque : où a fui la vie ?

LE COMTE

Elle sommeille dans cette terre engourdie. Je me chargerais bien de la réveiller ! La race est forte ; mais elle manque de maîtres. Qu'on me donne ces hommes, et je les organiserai. J'en ferai une armée, solide comme le Jura, qui barre la route aux invasions.

LE PRINCE

Je m'en fie à vous, mon Colonel. Mais on ne vous le demandera pas. On ne veut pas de votre science et de votre expérience. On ne veut pas être guidés, on ne veut pas être sauvés par nous — pas plus ici, en Suisse, qu'en Allemagne, Angleterre ou Autriche, — partout où nous avons passé, gentilshommes de France, offrant en vain nos bras, nos idées, notre savoir et notre sang. On n'en veut pas. On les redoute. On aime mieux la défaite que nous devoir de vaincre. On a peur de nous.

LE COMTE

Misère de ces années, où nous nous sommes rongés, à l'armée de Condé, entravés, les poings liés par nos fourbes Alliés, — voyant ce qu'il fallait faire, capables de le faire, et empêchés de le faire, — tenus à l'arrière-garde des troupes de Brunswick, assistant, impuissants, aux ravages de notre France par ces bandes de sauterelles, la rage dans le cœur, sans qu'il nous fût permis ni de marcher contre elles, ni de marcher devant elles, pour

sauver notre Roi compromis et trahi, — et, quand elles décampèrent, réduits au triste emploi de nous faire écharper, pour protéger la déroute de ceux dont nos dents brûlaient de broyer le râble!...

LE PRINCE

Ils jouaient double jeu. Ils n'étaient point pressés d'étouffer la Révolution. Ils la laissaient ronger les moelles de la France, pour pouvoir mieux, après, la démembrer. Ils ont perdu le jeu. Et bien qu'ils nous aient perdus avec eux, c'est encore mieux que s'ils avaient gagné.

LE COMTE

Oui, l'on est quelquefois plus près de l'ennemi que l'on tue, que de l'allié.

LE PRINCE

La frontière passée, tout est tiède et médiocre. On ne vit qu'à moitié. Aucun de cette Europe ne connaît comme nous le démon de notre peuple, la flamme dévorante que répandent sur le monde ses armées hallucinées. Les autres ne sont pas de taille! Ils seront balayés.

LE COMTE

Si vous pensez ainsi, mon père, que faisons-nous ?

LE PRINCE

Nous attendons qu'ils se dévorent.

LE COMTE

Quand le cyclone sera passé, pensez-vous qu'il soit possible de refaire le passé ?

LE PRINCE

Le passé est passé. L'ordre ancien est détruit. La France que nous avons connue ne renâtra plus de ses ruines.

LE COMTE

Alors, qu'espérez-vous ?

LE PRINCE

Rien. Mais, comme dans la chanson « Belle Philis...! » Voilà trente ans, mon fils, que je vois,

clair et sans faute, venir... ce qui est venu. Cela ne m'a jamais empêché de mettre au travers de sa route mon épée. En admettant que le destin et la marche des choses soient contre ma volonté, je ne vois pas pourquoi ma volonté accepterait le destin. Ma volonté aussi est du destin. Et je pourrais là-dessus vous bâtir de beaux raisonnements, pour vous prouver que si mon action contredit mon jugement, c'est par logique. Mais il ne m'importe de me contredire. Et j'aime mieux vous déclarer tout franc qu'entre mon action et mon jugement, je n'hésite point, je choisis : j'agis. Selon ma ligne et notre lignée. Et qu'il advienne ce qui pourra! Le résultat n'est pas de moi. Je ne m'en plaindrais, si j'avais seulement le champ libre pour combattre. Mais on se heurte ici, dès qu'on remue le bras, dans cet étroit espace où les montagnes vous bloquent comme des murs de prison. Et l'on est comme un cheval, les jambes dans les entraves. Et tout ce feu d'action, il faut l'enfouir au cœur. Et l'on brûle sur place!... N'importe! Je flambe droit et ne vacille point. Tant que je vis, elle vit encore, l'âme de dix siècles de la France royale,

elle barre le chemin au monde nouveau ; aux intrus, elle dit : « Non » !

LE COMTE

Je ne me suffis pas de : « Non » !... Pardonnez-moi, mon père ! J'admire votre énergie, et je ne suis pas près, plus que vous, de céder. Mais il me faut un : « Oui » ! Brûler, se consumer pour rien, ce n'est pas assez. Si le passé est mort, il faut vivre sans lui, et s'ouvrir un chemin dans l'avenir. Ne pas rester sur place. Aller en avant. Reconstruire. Quoi ? Je ne sais. Mais je ne m'éterniserai pas sur les batailles perdues. Notre race est en nous. Si le vieux monde est détruit, s'il est vrai que notre ordre ne se reconstituera plus, je ne pleurerai pas nos privilèges passés. J'en conquerrai d'autres, par le soc de la charrue et l'épée.

LE PRINCE

Où ? Voulez-vous demander place dans les bandes sans souliers du Corse, qui gagna son brevet de général sur le sommier de la fille à Barras ?

LE COMTE

Jadis, le sommier du Roi disposait, m'a-t-on dit, des mêmes prérogatives, sans qu'on le trouvât mauvais. — Mais, laissons!... Bien que le Bonaparte ait glorieusement lavé dans le sang et le laurier la sueur de la femelle, la place d'un Courtenay n'est pas dans les rangs de ceux qui, au nom d'une imposture de liberté du monde, vont détrousser le monde et pillent l'Italie, afin de remplir les coffres des voleurs de Paris.

LE PRINCE

Il n'est plus de place, dans le monde, pour un Courtenay.

LE COMTE

Tant qu'il y a un Courtenay, il y a les bras pour la prendre.

LE PRINCE

Nous sommes déracinés du temps.

LE COMTE

Le temps succède au temps. Nous en trouverons un autre, où nous enraciner. Nous sommes faits pour durer.

LE PRINCE

(montrant le Jura.)

Il nous donne l'exemple, le vieux mont, le Jura morose. Il en a vu passer !

LE COMTE

Son immobilité me lasse. J'ai envie, par moments, de lui crier : « Marche ! » J'étouffe, la nuit, derrière ce rideau. Il me donne la fièvre.

LE PRINCE

L'air ne manque point, pourtant !

LE COMTE

Il est âpre, c'est vrai. Et j'aime le vent du Nord qui remue les forêts. Le corps ne se plaint point. La poitrine respire. Mais c'est un autre souffle, dont l'esprit a besoin. Je me sens, comme vous,

parqué entre ces barrières. Et l'on tire sur la corde, qui vous lie au piquet. On ne sait que faire de ses forces, on en a trop! On retourne la terre. Et l'on voudrait, pour se soulager, soulever ces rochers.

LE PRINCE

Cultivons nos champs! Ils sont les confidentes de nos passions rentrées. Tout ce qu'on n'a point dit, tout ce qu'on n'a point fait, la vie qu'on n'a point vécue, on le conte à la terre, on s'en venge sur elle. Elle est le souffre-douleur. Et elle ne se plaint point. Elle sait bien qu'elle aura le dernier mot sur nous.

LE COMTE

En attendant, je suis son maître. Depuis l'aube, je la tiens en haleine. La nuit vient. Repos, pour elle et pour nous! Dès l'aube prochaine, nous reprendrons l'ouvrage et la peine. Qu'il s'agisse d'un champ ou d'un royaume, ce qu'on fait, qu'il soit bien fait!

(Il s'est levé pour rentrer dans la maison,)

(A ce moment, on entend les aboiements furieux d'un chien, autour des murs de la ferme.)

LE COMTE

Qui vient à cette heure ?

LE PRINCE

Quelque espion qui rôde.

Voix de MATHIEU REGNAULT, au dehors.

Ah! canailles, vous faites dévorer les passants!

(L'aboïement est coupé brusquement, et se change en un hurlement de douleur, puis reprend, meurtrier.)

(Le Comte se dirige vers la porte d'entrée de la cour, en sifflant son chien pour le rappeler.)

LE COMTE

La poigne est bonne.

LE PRINCE

La voix aussi. Elle est de France.

LE COMTE

Ici, Briffaut! (Il est sorti de la cour de ferme, au devant du visiteur). Qui êtes-vous, Monsieur ? Etes-vous blessé ?

SCÈNE IV

(Paraît Mathieu Regnault, hors de la porte d'entrée.)

MATHIEU REGNAULT

Est-ce là l'hospitalité suisse ?

LE COMTE

Voici le seuil. Hôtes, au dedans. Au dehors, armés. Que voulez-vous ?

REGNAULT

La maison blanche du Wengistein.

LE COMTE

C'est ici.

REGNAULT

Je veux voir le maître.

LE COMTE

Entrez !

(Il s'efface pour laisser passer Regnault, qu'on voit dans un dernier reflet du couchant, sur le seuil. Le Prince,

immobile, debout, au centre de la cour, le regard s'avancer.

Mathieu Regnault apparaît. C'est un colosse brisé. Très grand, très large d'épaules, mais maigre, le teint livide, la lourde tête penchée en avant, le cou trop faible pour la porter. Sa marche saccadée n'est pas sûre. Il tient les bras écartés, comme pour tâter l'obstacle, dans le crépuscule, car ses gros yeux d'oiseau de nuit sont troubles, et ses énormes mains, qui s'agitent fébrilement, accusent la maigreur des poignets décharnés.)

REGNAULT

Où est-il, ce misérable ?

(Il fonce en avant, comme un furieux, mais trébuche sur une pierre. Le Prince fait quelques pas rapides et soutient le visiteur, qui, sans lui, s'écroulerait.)

LE PRINCE

(avec courtoisie.)

*Le pavé est inégal, et cette heure est traîtresse.
Ne vous êtes-vous point fait mal, Monsieur ?*

REGNAULT

*(jette un regard torve sur le Prince;
mais sa fureur est coupée.)*

Merci. — Où est ton maître ?

(Car il prend l'homme pour un fermier.)

LE PRINCE

(tranquille.)

Je suis le maître.

REGNAULT

(interdit ; puis repris de colère.)

C'est vous ! C'est vous qui me faites insulter, bassement, par vos valets !

LE PRINCE

(hautain)

Que dites-vous, Monsieur ?

REGNAULT

A l'hôtel du Faucon, à peine viens-je d'arriver...

LE PRINCE

(s'écarte avec dégoût.)

Ah ! Vous êtes...

REGNAULT

(sans remarquer ses paroles et son geste,
continue le récit.)

...Moi et les miens, malades, abîmés de fatigue,
purchassés par la haine..., à peine pensons-nous
goûter enfin une heure de repos, sur cette terre
étrangère aux fureurs de la nôtre... votre abjecte
valetaille ameute sur la place, sous la fenêtre de
ma fille, par d'ignobles chansons, la vile popu-
lace!...

LE PRINCE

(indigné.)

Les drôles!... Qui vous dit qu'ils sont mes gens?

REGNAULT

J'en ai pris un au collet. Il se nomme Berry. Il
dit qu'il vient de vous.

LE PRINCE

(frappe violemment le pavé de son gros bâton de paysan.)

Je le bâtonnerai!

REGNAULT

Ce n'était donc pas vous ?

LE PRINCE

Le plus offensé de nous deux, Monsieur, c'est moi. Je vous fais mes excuses de cette indignité, qui m'outrage moi-même.

REGNAULT

Qu'il n'en soit plus question ! C'est donc à moi de m'excuser pour l'heure et pour le ton de ma visite. J'ai à me présenter.

LE PRINCE

Je vous en dispense, Monsieur. Je sais ce que vous êtes. Je n'ai aucun désir d'en connaître davantage.

REGNAULT

Que savez-vous ?

LE PRINCE

Je sais que vous êtes, au monde, ce que je hais le plus. La Ville m'a prévenu, tout à l'heure, que

j'aurais, à dater de demain, l'honneur de votre voisinage. Je ne vous en cache pas mon ennui, — je dirais : mon dégoût, si vous n'étiez, à cette minute, mon hôte. Mais il ne dépend pas de moi. J'ai moi-même reçu l'hospitalité de la Suisse; et je n'ai aucun droit de la refuser à d'autres. La terre est assez grande pour tous. Faites-moi la faveur de ne plus m'y rencontrer, ni dans la vie, ni dans la mort!

(Il lui tourne le dos.)

REGNAULT

(le considère de ses yeux fixes et troubles, puis il hausse l'épaule et se détourne brusquement, pour repartir. Il dit avec mépris :)

Je vous réponds du vivant. Et quant à nos charognes, je m'en remets à la terre. La terre n'a point de nez. Elle ne distingue pas entre elles.

LE PRINCE

La fosse : digne symbole de votre puante Égalité!

REGNAULT

*(se retourne à moitié,
et lui jette le défi, par dessus l'épaule.)*

*Nous ferons passer sur les princes et les rois son
rouleau.*

LE PRINCE

(avec un dédain ironique.)

Vous ?

REGNAULT

Moi, les autres, qu'importe ?

LE PRINCE

(avec un dédain ironique.)

*Les autres ? Vous voulez dire : ceux qui vous
ont « roulé » ?*

REGNAULT

*Vous n'avez pas besoin de me rappeler mon
titre de proscrit. C'est mon orgueil.*

LE PRINCE

*C'en était un aussi pour moi. Mais il cesse de
l'être, depuis qu'il est le vôtre.*

REGNAULT

(se retourne tout à fait,
et revient sur ses pas, pour le regarder.)

Vous, proscrit?... Émigré?... (Brusquement.) Je
vous connais!...

LE PRINCE

(s'est retourné aussi.)

Cette voix...

REGNAULT

Ces traits...

(Les deux hommes, face à face, s'examinent.)

LE PRINCE

Nous nous sommes trouvés déjà, poitrine contre
poitrine.

REGNAULT

Ennemis, oui, je crois, nous l'avons toujours
été.

LE PRINCE

Ce visage ne me dit rien. Mais cet insolent
regard, mon regard l'a croisé.

REGNAULT

Comme le choc de deux lames... C'était, il y a longtemps; mais cela ne s'oublie point... Attendez!... Je revois... C'était sur la terrasse du château de Courtenay...

LE PRINCE

(fait involontairement un pas en arrière,
mais il se ressaisit aussitôt.)

Vous seriez ?... (Il le regarde avec une nuance de commisération.) Vous avez bien changé !

REGNAULT

Regnault, Mathieu Regnault... Oui. Nous avons le même âge. Mais je suis plus vieux que vous.

LE PRINCE

(avec une froide dureté,
regardant l'homme à la tête courbée.)

C'est le crime qui pèse.

REGNAULT

(redressant la tête.)

Je ne suis pas de ceux qui le portent allègrement... Ne parlons pas de sang ! Il y a du sang sur nous deux. (Silence.)

LE PRINCE

(a froncé le sourcil. Il reprend son assurance hautaine et méprisante.)

Mais, à propos, Monsieur, vous pouvez me donner des nouvelles de Courtenay. Vous voici donc forcé de quitter, à votre tour (c'est de bonne comédie!) mes biens que, nationalement, vous vous étiez adjudés!... Au moins, je serais curieux de savoir si je reste encore possesseur de mon nom! Car, pendant que vous y étiez, vous auriez pu aussi bien, en chaussant le château, chausser aussi le titre, et vous faire Mathieu de Regnault-Courtenay!...

REGNAULT

(mépris pour mépris.)

Je ne suis pas tombé si bas que de vous envier votre nom. Je préfère le mien. Et quant à vos dépouilles, je n'y ai point touché. Elles sont à la nation. Allez les lui réclamer!

LE PRINCE

Cependant, maître Popelin, votre oncle, — je suis bien informé, — après les avoir raflées, vous ^{en} ne fit héritier.

REGNAULT

Cette terre porte malheur. Je n'ai pas été tenté. Et mes mains ne prennent rien que mes mains n'aient gagné. Mais afin d'effacer de ce vieux nid de pierre les sinistres souvenirs d'une race extirpée, nous l'avons remis au peuple; nous y avons installé, dans le corps principal, une École régionale des Arts et Métiers; dans une des ailes une crèche, et dans l'autre une maison de retraite pour les vieux ouvriers. Les bois ont été coupés, les œuvres d'art vendues, pour payer les armées qui vous ont battus. Ainsi, comme vous voyez, rien n'a été perdu.

LE PRINCE

Avant de vous entendre, je revoyais encore mon Courtenay vivant. Maintenant, Requiem!... Il est mort. Vous l'avez bien tué. Après tout, j'aime mieux le savoir mort que peloté par quelque sans-culotte.

REGNAULT

(insulte contre insulte.)

Je n'ai mis dans mon lit que la veuve de votre frère.

LE PRINCE

(sursaute.)

Mon frère n'était pas marié.

REGNAULT

Si vous le préférez, la mère de son enfant.

LE PRINCE

Qui ?

REGNAULT

Son nom ne vous dira rien. Les grands ne se souviennent pas des petites gens.

LE PRINCE

(tranquille.)

Je vis parmi eux, maintenant.

REGNAULT

(brutal.)

C'est tout profit pour vous.

LE PRINCE

(même jeu, un peu distrait.)

Peut-être. — Mon frère avait un fils ?

REGNAULT

Une fille. Aujourd'hui, elle est mienne. Je l'ai adoptée. J'ai épousé la mère, et j'ai eu d'elle un fils. Tout les deux m'ont suivi.

LE PRINCE

Et la mère ?

REGNAULT

Elle est morte.

LE PRINCE

(se laisse, malgré lui, intéresser.)

Quel âge a votre fille ?

REGNAULT

Juste le nombre d'années — si votre frère eût vécu — qui lui ont été enlevées.

LE PRINCE

Elle a donc vingt-trois ans.

REGNAULT

Vous vous souvenez bien. (Il conserve un ton agressif, quand ce caractère a disparu de la parole du Prince.)

LE PRINCE

(avec intérêt.)

Et elle est ici ?

REGNAULT

Je l'ai laissée à l'hôtel, avec son jeune frère malade, dont la santé m'oblige à m'arrêter dans cette ville plus longtemps qu'il ne m'eût — et ne vous eût — convenu... Mais je vous ai trop longtemps empoisonné de ma présence... Adieu.

LE PRINCE

*(qui s'est peu à peu rapproché,
lui met la main sur le bras.)*

Attendez!... La fuite a dû être pénible, à travers ces montagnes, avec cette jeune fille et cet enfant malade ?

REGNAULT

(s'étonne du geste et de la question.)

Que vous importe ?

LE PRINCE

(le fait asseoir, d'autorité, sur le banc de pierre, près de la porte de la maison. Et Regnault, attentif seulement aux paroles du Prince, se laisse faire, sans y penser.)

S'il en était besoin, je puis vous indiquer le médecin Schwendimann (1). Il est apprécié. J'en juge impartialement. Il n'est pas de mes amis. Il a vos opinions.

REGNAULT

Merci.

*(Ils restent tous les deux, assis, à quelque distance l'un de l'autre, sur le banc, sans parler.)**(Alors, Regnault remarque, appuyé à la margelle de la fontaine, au milieu de la cour, le Comte, qui fume sa pipe et qui, pendant l'entretien précédent, s'est tenu immobile, regardant, écoutant, en silence.)*

1. Je rappelle que le Prince prononce tous les noms étrangers, à la française, sans le moindre souci de les estropier.

REGNAULT

*Et qui est celui-là, qui nous écoute et qui avale,
avec sa fumée, sa langue ?*

LE PRINCE

C'est mon fils.

REGNAULT

*Je le connais, alors. Je l'ai vu tout enfant, élève
du Philosophe.*

LE COMTE

(sans quitter sa place).

*Je vous ai bien reconnu, moi, dès que vous êtes
entré... N'étiez-vous pas naguère, avec Moreau, en
face de Fribourg, le long du Rhin ?*

REGNAULT

(fièrement.)

*Je l'ai passé. Oui, j'étais commissaire-délégué
aux armées.*

LÈ COMTE

*Nous étions sur l'autre bord. Nous avons croisé
le fer, à Offenbourg.*

REGNAULT

Vous vous battiez bien.

LE COMTE

Vous étiez de bons adversaires. Tout en les tuant, nous étions fiers des fils de nos paysans... Vous souvenez-vous de ces colloques, aux bords du fleuve, d'une rive à l'autre, entre les deux camps ?

REGNAULT

Oui, la voix portait bien sur l'eau.

LE COMTE

Et le rire de France.

REGNAULT

Entre les corps-à-corps, comme les guerriers d'Homère, on jouait de la langue.

LE COMTE

Vous souvient-il, quand l'un des vôtres — (vous étiez là) — nous appelait : « Esclaves des tyrans », et que l'un des nôtres...

REGNAULT

(l'interrompant.)

Je me souviens... nous défia, disant : « Hommes libres, qui est le plus libre ? Crie : Vive le Roi ! » et cria : « Vive la Nation ! »

LE COMTE

C'était moi.

REGNAULT

Pourquoi donc la combattiez-vous ?

LE PRINCE

(calme.)

La nation, c'est nous.

LE COMTE

(avec un sourire.)

Faut-il l'avouer, on n'était pas toujours fâchés, quand vous veniez de brosser nos Alliés.

REGNAULT

Ah ! si nous avions été unis, la République eût conquis le monde.

LE PRINCE

(calme et ferme.)

Non. Mais le Roi.

LE COMTE

(haussant l'épaule.)

Nul ne cèdera. C'est la vie.

REGNAULT

C'est la mort. (Il se lève.)

LE PRINCE

(calme et net.)

C'est ainsi. (Il examine la démarche mal assurée de son hôte.) Un de mes gens, Monsieur, va vous reconduire.

REGNAULT

(se redresse.)

Je n'ai pas besoin de gardien.

LE PRINCE

La nuit vient, la nuit sera venue, avant que vous soyez sorti du bois.

REGNAULT

Je saurai retrouver mon chemin.

LE PRINCE

Adieu, Monsieur.

REGNAULT

Adieu.

(Les deux hommes se saluent froidement, correctement. Le Prince reste à sa place, près du seuil de sa maison. Le Comte reconduit Regnault, jusqu'à la porte de la cour, qu'il lui ouvre. Il le salue. Regnault lui rend son salut sans un mot.)

SCÈNE V

Le Comte revient vers son père et s'assied près de lui, sur le banc de pierre. Ils fument tous deux, et regardent les étoiles. Silence.

LE COMTE

(montrant la lune, qui se lève derrière la masse sombre du Jura — à mi-voix.)

A la même heure, elle se lève derrière les bois de Courtenay. Elle raye, d'un trait de diamant, la vitre des étangs.

(Silence.)

LE PRINCE

(à mi-voix.)

*Malgré tout, quelque chose du passé est entré.
(De nouveau, les aboiements furieux du chien. On entend un cri de jeune fille.)*

LE PRINCE

Qui vient encore ? C'est la soirée des messages imprévus. La destinée est en visite.

(Le Comte s'est aussitôt levé et se dirige rapidement vers la porte.)

LE COMTE

(Il crie à ceux qui viennent :)

N'ayez pas peur ! Le chien est à l'attache.

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE VI

(Entrent une jeune fille, aux cheveux roux, aux yeux très bleus, fraîche, grande et bien faite, simplement habillée selon la mode du jour, un foulard des Indes jeté sur ses belles épaules nues, et un jeune garçon, d'une quinzaine d'années, blond pâle, frêle, d'aspect maladif : Manon Regnault et son frère, Jean-Jacques.

Ils semblent très émus et se serrent l'un à l'autre. Quoique tremblant, essoufflé, le jeune garçon paraît prendre sous sa protection la grande sœur. Il ne peut pas parler.)

(Le Comte s'incline devant Manon, et le Prince se lève.)

LE COMTE

Pardonnez à notre bruyant gardien !

MANON REGNAULT

(la voix encore tremblante.)

Mon père est-il ici ?

LE COMTE

Vous êtes Mademoiselle Regnault ?

LE PRINCE

(vient au-devant d'elle.)

Votre père est venu. Il est parti.

(Les deux enfants paraissent tourmentés.)

MANON

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu ! Nous voulions l'empêcher... Nous avons couru après lui, mais nous ne connaissons pas le pays ; ils ne comprennent pas notre langue ; nous nous sommes égarés... Ah ! que s'est-il passé !

LE PRINCE

(aimablement.)

Mais, nous avons causé.

MANON

Mon père est si violent !... Je craignais... Pardonnez !

LE PRINCE

Votre père était irrité. Il en avait le droit. Je ne le fus pas moins, en apprenant l'abus qu'un maraud avait fait de mon nom, pour un indigne affront.

MANON

(respire, soulagée.)

Ah ! J'avais eu si peur !... Et cet enfant, surtout...

(Elle montre son frère.)

JEAN-JACQUES REGNAULT

(encore haletant, avec un reproche affectueux.)

Je ne suis plus un enfant.

(Il a peine à reprendre son souffle.)

MANON

(tendrement.)

Tu es le mien... (au Prince) Mon frère, Jean-Jacques. Il est souffrant. Il était couché. Il a voulu se lever. Il a voulu me suivre. Et nous avons couru, couru... Voyez, il n'en peut plus...

LE PRINCE

(prend la main du jeune garçon.)

Il est en sueur, il a la fièvre... Entrez dans la maison.

LE COMTE

Vous aussi, Mademoiselle, vous tremblez. Après toutes vos fatigues, c'est trop d'émotions, pour le jour de l'arrivée. Reposez-vous un peu!

MANON

Non, je ne puis. Je dois rejoindre mon père. Où est-il?

LE COMTE

Il venait de partir, quand vous êtes arrivés. Vous auriez dû le rencontrer.

LE PRINCE

Il se sera, comme je craignais, fourvoyé, au détour.

MANON

(de nouveau inquiète.)

Ah! Il ne saura pas retrouver son chemin dans la nuit. Il voit mal. Il est brusque. Il peut tomber, se blesser. Je cours à sa poursuite.

JEAN-JACQUES

Je vais avec toi.

MANON

Non, non, Jean-Jacques, je ne veux pas! C'est trop. J'ai assez de tourments, de t'avoir entraîné jusqu'ici. Tu ne tiens plus debout... Voyez, il va tomber...

LE PRINCE

(qui n'a cessé d'observer attentivement les deux enfants, mais surtout le jeune garçon, s'empare de celui-ci, fermement, affectueusement.)

Il va s'étendre ici, en attendant que vous ayez retrouvé votre père. Mon fils aura l'honneur de vous servir d'escorte.

JEAN-JACQUES

(fait effort pour se dégager et pour suivre sa sœur.)

Non, je veux...

LE PRINCE

(le retient, près de lui, sur le banc.)

Votre père ne peut être loin. Il sera vite ramené. Craignez-vous de me tenir compagnie, un moment ?

JEAN-JACQUES

(à voix basse, timidement.)

Non, Monsieur.

LE PRINCE

Donc, étendez-vous là ! La nuit de septembre est chaude. Mais, pour plus de prudence (vous êtes en moiteur), mettez cette pelisse, enveloppez vos jambes... (Il va chercher un coussin et le glisse sous la tête de l'enfant.) Êtes-vous commodément ?

(Manon et le Comte sont partis déjà. On entend, un moment, leurs appels dans le bois.)

SCÈNE VII

JEAN-JACQUES

(étendu sur le banc.)

Monsieur, je suis confus... (après un moment, craintif)

Vous ne me haïssez donc pas ?

LE PRINCE

Pourquoi vous haïrais-je ?

(L'enfant ne répond pas.)

Savez-vous qui je suis ?

JEAN-JACQUES

Oui, je le sais.

LE PRINCE

Qui vous l'a dit ?

JEAN-JACQUES

Ma mère. Elle me parlait souvent de Courtenay.

LE PRINCE

Qui était-elle ?

JEAN-JACQUES

La fille du jardinier.

LE PRINCE

Huchette ?

JEAN-JACQUES

Ainsi la nommait-on.

LE PRINCE

Huchette ! La petite Rose !... C'est elle dont vous venez ?... Maintenant, je comprends.... Votre sœur lui ressemble.

JEAN-JACQUES

Et non moi ?

LE PRINCE

Non. Vous... C'est étrange !... C'est une autre ressemblance... Mais, dites-moi, votre mère devait avoir gardé de tristes souvenirs de Courtenay ?

JEAN-JACQUES

Tristes ou non, ils lui étaient chers.

LE PRINCE

Et elle ne parlait jamais de quelqu'un avec haine ?

JEAN-JACQUES

Elle ne haïssait rien... Ah! nous avons été assez rassasiés de la haine! Quelles affreuses années!

LE PRINCE

Vous étiez à Paris, depuis le début des troubles ?

JEAN-JACQUES

Jusqu'à ces derniers temps... J'avais douze ans, quand je vis dans la rue, sur une pique, au milieu de gamins de mon âge qui dansaient, une tête de femme, qui mordait, rabattue par le vent, une boucle de ses cheveux, de sa bouche violette.

LE PRINCE

Vous vous trouviez aux premières loges. Votre père était un des héros du spectacle.

JEAN-JACQUES

Mon père n'avait pas le temps de voir. Il était pris par le combat. Le combat contre ses ennemis. Le combat contre ses amis. Ils s'exterminaient tous. C'était comme une furie... Mais nous, ma mère et moi, nous ne combattions pas. Et nous ne perdions rien des plaintes du combat. On avait beau se boucher les oreilles. Les cris ne cessaient pas. On fermait les volets. On tirait les rideaux. On s'agenouillait ensemble devant la Mère des Cieux. Mais j'entendais toujours cette rue qui rugissait...

LE PRINCE

Vous priez, dites-vous ?

JEAN-JACQUES

Ma mère était très pieuse, et elle nous élevait dans sa foi.

LE PRINCE

Et votre père le savait ? Ce destructeur d'églises !

JEAN-JACQUES

Mon père le voyait. Elle avait, sous ses yeux, installé dans ma chambre un petit reposoir, où la Vierge de porcelaine, entre une double rangée de cierges minuscules, dans son long manteau bleu, tendait ses paumes nues. La nuit, quand nous étions seuls et que nous ne dormions pas, elle nous faisait lever, et nous avons souvent, en chemise, prié pour tous les affligés. Mais il ne semblait pas que, là-haut, on nous entendît. Le bon Dieu est dur d'oreille. Il est bien heureux ! Les cris ne l'empêchent pas, comme nous, de dormir... Au reste, l'on disait, à Paris, qu'il avait émigré. Avez-vous eu la chance, Monsieur, de le rencontrer ?

LE PRINCE

Ma foi, non. Le bruit courait chez nous qu'il touchait une rente de Monsieur Robespierre.

JEAN-JACQUES

En ce cas, il est volé. On paye en assignats.

LE PRINCE

Vous me semblez devenu, malgré votre nom Jean-Jacques, presque aussi voltairien que moi.

JEAN-JACQUES

Non, monsieur. Mais j'aime mieux croire que Dieu n'existe pas. Il serait trop criminel, s'il était là, regardant et se tournant les pouces.

LE PRINCE

C'est le Dieu soliveau. Il attend qu'on agisse pour lui.

JEAN-JACQUES

Les grenouilles, non satisfaites, l'ont détrôné, mis à la place les grues, qui les croquent.

LE PRINCE

Vous me plaisez. Une expérience précoce vous a mûri. Vous êtes une jeune noix, tendre et amère.

JEAN-JACQUES

Elle n'aura point le temps de durcir.

LE PRINCE

A quelque chose malheur est bon. Votre bannissement vous arrache à la grande ville empoisonnée. A votre âge, le corps se défait ou se fait. L'air des montagnes le fera.

JEAN-JACQUES

Je suis petit pour mon âge. Vous me croyez plus jeune que je ne suis. J'ai quinze ans : c'est déjà vieux.

LE PRINCE

Il n'est de vieux que les enfants, avant vingt ans, après soixante. Entre les deux, ils sont des fous, qui ne connaissent que le jour présent.

JEAN-JACQUES

Ils sont les sages. Moi, je suis la balle que se renvoient les deux raquettes : hier, demain.

LE PRINCE

Le tout est que la balle soit bien placée.

JEAN-JACQUES

Le but est proche. Si maladroit qu'on soit, on l'atteindra.

(Il y a dans sa voix encore enfantine, mais ferme, une mélancolie, aucun apitoiement.)

LE PRINCE

(le considère, lui pose affectueusement la main sur l'épaule et dit avec un sourire :)

Vous êtes vaillant. Mais vous ne savez pas l'étiquette... Je passe le premier.

(A ce moment, on entend la voix du Comte, qui dit au dehors :)

LE COMTE

Voici le seuil, dans l'ombre. Permettez que je vous offre la main.

SCÈNE VIII

(Entre le Comte, qui tend la main à Manon Regnault, afin de la guider dans l'ombre de la porte. Manon, de l'autre main, tient le bras de son père.)

REGNAULT

(au Prince)

Je regrette, Monsieur, de vous importuner encore de ma visite.

LE PRINCE

C'est le cercle magique. Une fois qu'on y est entré, il n'en sort pas qui veut.

LE COMTE

Nous avons trouvé Monsieur pris au milieu des taillis. Il fonçait au travers, le dos tourné à la ville, et s'en allait tout droit au torrent, — à la chute.

LE PRINCE

La ligne droite n'est pas toujours ici, Monsieur, comme dans votre politique selon l'équerre, le plus court chemin d'un point à un autre.

RÉGNAULT

Je suis un vieux Jacobin. Je vais en avant, d'instinct, les yeux fermés, droit au danger.

LE PRINCE

Et c'est, en fin de compte, la seule route où la France nouvelle ait chance de se rencontrer avec la France du passé.

MANON

(est allée à son jeune frère et a échangé quelques mots avec lui.)

Monsieur, nous vous remercions d'avoir pris soin de cet enfant.

LE PRINCE

J'ai pris plaisir à sa compagnie.

REGNAULT

*Nous n'abuserons plus longtemps des égards
que l'hospitalité vous oblige à nous témoigner.
Viens, mon enfant, rentrons!*

LE PRINCE

Il est trop faible pour revenir à pied.

JEAN-JACQUES

Pardonnez-moi, monsieur, je puis... (Il chancelle, Manon le soutient.)

MANON

Il n'arrivera jamais à la maison.

REGNAULT

*(s'affole, s'agenouille auprès de l'enfant, qu'on a rassis
sur le banc.)*

Qu'as-tu, mon petit?... Il s'évanouit...

JEAN-JACQUES

(faisant effort pour le rassurer.)

*Ce n'est rien... La tête me tourne... Je suis
honteux!...*

REGNAULT

C'est moi, vieux fou, qui suis cause de tout !

JEAN-JACQUES

*Je me sens déjà mieux... Dans un instant,
nous pourrons partir.*

LE COMTE

*Vous feriez mieux de le laisser, pour cette
nuit, sous notre toit.*

REGNAULT

*Sous ce toit ?... Non ! Non ! Je le porterai
plutôt.*

LE COMTE

Vous ne le pouvez pas.

MANON

Nous le porterons ensemble.

LE COMTE

*Quoi, Mademoiselle, vous aussi ! Craignez-vous
tant l'air et l'abri de cette maison ?*

MANON

(Rien de sa politesse n'est affecté. Elle montre un regret sincère de sa décision, mais elle exprime celle-ci, avec une réserve fière.)

Je suis confuse, Monsieur, de répondre ainsi à vos bontés. Je vous promets que j'en suis touchée. Mais je pense comme mon père. L'un de nous ne peut être votre hôte.

LE COMTE

J'espère du moins que notre voisinage ne sera pas trop pénible pour vous.

MANON

(naïvement.)

Pour cela, non!

(Le Prince, depuis sa dernière réplique, n'a pas eu besoin d'écouter la suite de l'entretien, pour juger la situation. Il a, pendant ce temps, traversé la cour et donné rapidement des ordres à un valet de l'écurie. Puis, revenu vers Manon, dont il a saisi les derniers mots, il lui dit :)

LE PRINCE

Laissez-nous donc remplir nos devoirs de bon voisinage! Libres chez vous. Libres chez nous. Mais, puisque dès le soir de votre arrivée, vous êtes venu, Monsieur le Jacobin, nous rendre la première visite — (protestez! le fait est là) — il ne sera pas dit que Courtenay soit en reste de bons procédés. Ma voiture, qu'on attelle, vous reconduit chez vous.

REGNAULT

Monsieur, je sais le prix de votre attention. Mais, je l'avoue, je suis gêné de l'accepter. Je n'aime pas à rien devoir à mes ennemis.

LE PRINCE

Eh! Monsieur, laissez-moi croire que si la situation était changée, moi en votre place, avec votre fille et cet enfant, vous en feriez autant!

REGNAULT

Cela va de soi. Mais vous, en ma place, que feriez-vous?

LE PRINCE

(avec une hautaine indifférence.)

J'accepterais. Quelle importance ?

REGNAULT

Oui, votre orgueil, à vous, estimerait que tout lui est dû.

LE PRINCE

(de même.)

Je ne vous empêche pas d'en penser autant.

REGNAULT

J'aurai beau faire, je n'atteindrai jamais à cet art du dédain, qui est votre première nature. Ma nature est plus franche et plus rude. Je hais ce que je combats. Je combats ce que je hais.

LE PRINCE

(très calme.)

Chaque chose en son temps!... Ce soir, la nuit est douce, le vent du jour est tombé, les arbres

dorment dans la forêt. Et sur cette terre étrangère, j'entends parler le langage français.

(Regnault, brusquement touché, s'avance vers le Prince, et fait un mouvement, pour lui tendre la main, mais le mouvement est à peine indiqué. — Le Prince, impassible, n'a point paru le remarquer. Dans la nuit, le petit Jean-Jacques vient, d'instinct, se serrer contre lui; et le Prince lui caresse la joue, sans le regarder.)

(La voiture sort de la remise. Deux chevaux. Les lanternes allumées Elle se range devant le groupe, à l'entrée de la maison.)

REGNAULT

(vaincu.)

Merci.

(Le mot lui est arraché de la gorge, à regret.)

(Ils montent dans la voiture : la jeune fille et l'enfant, d'abord. Puis, Regnault. Saluts en silence.)

(La voiture part dans la nuit.)

SCÈNE IX

(Le Prince et le Comte restent, un moment, immobiles, absorbés, écoutant le bruit de la voiture qui s'éloigne. Chacun parle pour soi.)

LE COMTE

Sa chevelure éclaire la nuit. Elle est la torche de l'automne.

LE PRINCE

De la magie des bois sous la lune, tous ces revenants du passé!... La solitude s'est repeuplée... Comme le cœur a besoin de la chaleur humaine! fût-ce du contact de l'ennemi!...

ACTE II

Octobre 1797.

A mi-hauteur de la première rangée de collines, qui domine la plaine de Soleure. Une petite clairière au milieu des bois avance en promontoire au-dessus de la vallée. Un peu en retrait du chemin qui monte à droite, et dont seul un coude s'entrevoit au fond, elle est enveloppée de buissons et d'arbres (hêtres, châtaigniers, bouleaux), qui la masquent aux passants. Au fond, à gauche, on y accède directement de la plaine, par une pente raide qu'on devine sans la voir, et par où arrivent, au début, le Prince et Regnault.

Sur cette terrasse d'herbe et de mousses, jonchée des feuilles rousses qui pleuvent, par volées, des châtaigniers, s'érigent, à droite, un bloc erratique avec inscription; à gauche, une croix entre la lance et l'éponge sur le bâton.

De là s'étend largement la vue, dégagée, sur quatre plans successifs :

en premier lieu, la plaine en prairies, que coupe en profondeur, diagonalement, une vieille allée de peupliers, dorés, à demi effeuillés ;

en second, la ville au loin, et ses hauts arbres qui ombragent les promenades des bastions ; circonvallations à la Vauban ; clochers rectangulaires à coupole bulbeuse ; grands toits aux étages de fenêtres superposées dans la couverture de tuiles brun-rouge ; cheminées minces, longues et coiffées ;

en troisième, sur trois ou quatre rangées, des collines en prairies et petits bois de sapins, formant des vagues successives, qui s'étagent derrière la ville ;

en quatrième, au delà et très loin, comme sans base, suspendues dans le ciel laiteux, les pyramides neigeuses des Alpes de l'Oberland, la Trinité Olympienne. Une ligne d'écume sur les flots¹.

La couleur dominante est rouge et or (les toits

1. Le point de vue, dans cet acte, est au verso de l'acte précédent. De l'ouest à l'est, « droite, alignement ! » Le Jura, qui faisait face au spectateur, dans l'Acte I, se trouve ici derrière lui, l'adossant.

de tuile, les arbres d'automne), sur fond noir (bois de sapins) et blanc (neiges des Alpes et brouillards allongés sur la plaine).

Les brumes traînent, par rubans. Les fumées montent des toits de la ville, avec les cloches des églises. C'est une après-midi de dimanche d'arrière-automne.

On entend, au lever du rideau, des voix de filles dans les bois, des chants populaires, et les « rires » à cris sauvages¹ des garçons. Ils passent et montent, à quelque distance; mais on ne les voit pas.

Paraissent, au fond, à gauche, gravissant la pente raide qui aboutit directement à la terrasse, — d'abord le Prince (on voit émerger sa tête, puis ses épaules et tout le corps) — ensuite Regnault.

Le Prince a pris la mise d'un grand bourgeois, une élégance solide et sobre, où se fait sentir, du premier coup d'œil, cette fois, l'aristocrate. —

1. Je veux parler de ces cris d'appel, par joddlements frénétiques, des montagnards, dans le Jura suisse.

Regnault use sa longue redingote de représentant en mission. Il a eu peine à monter. Il a les jambes raides, l'échine cassée, le souffle coupé. Le vigoureux Courtenay le lorgne du coin de l'œil, avec le sentiment, non sans malice, d'une supériorité apitoyée.

SCÈNE I

LE PRINCE

*Mais vous êtes rendu, mon cher Monsieur !...
Allons, soufflez ! Voici un siège en belle vue. Et
de l'air assez pour renouveler votre provision, si
déjà votre sac est vidé.*

REGNAULT

*C'est ce trop d'air qui m'étouffe. Le cœur a
peine à fonctionner.*

LE PRINCE

(non sans intention maligne.)

Vous ne l'avez pas beaucoup exercé.

REGNAULT

*(dont l'attention toujours en soupçon l'a sur-le-champ
relevée.)*

*Le vôtre est sans doute aguerri. Rien ne le ferait
battre plus vite.*

LE PRINCE

Il bat, à mon pas. Et mon pas est bon. Mais le vôtre, je le crains, n'irait pas loin.

REGNAULT

(fièrement.)

Il a pourtant suivi, au delà du Rhin, la Marseillaise!

LE PRINCE

(avec ironie.)

N'attendez pas que je vous la chante!... Tenez, écoutez plutôt ces petites rustaudes! Les suivrons-nous?

(On entend les chants des filles qui passent dans les sentiers de la montagne.)

REGNAULT

Où s'en vont-ils, filles et garçons?

LE PRINCE

A quelque ermitage, où l'on boit et danse. Grâce au ciel, nous ne sommes point ici chez les

barbes de Genève. Ils sont païens, comme vous et moi. C'est la fête de Ste Ursule. Urs¹ et Ursule, les dieux oursons, leurs saints patrons. Les cloches chantent. Dimanche d'octobre. Derniers beaux temps... Le jour ne passera pas sans pluie. Le pivert crie. Les brouillards rampent comme des vers sur les prairies. Et le Jura met son manteau. Les nuées descendent... Les cloches enterrent le soleil... Allons, levez-vous, marchons!

REGNAULT

Je m'en tiens là. Ces montées ne sont plus de mon âge. Marchez, si les jambes vous démangent!

LE PRINCE

Mes jambes sont-elles d'un autre âge ?

REGNAULT

Elles sont d'une autre classe. Les riches et les grands, toute leur vie, se ménagent. Ils ne vieillissent pas.

1. Prononcez : « Ours » et « Oursoule ».

LE PRINCE

Ouida ! Vous nous avez ménagés, Monsieur le Jacobin. Parlons-en ! Connaissez-vous la vie que nous avons menée, depuis bientôt six ans ? Pour nourrir ce corps-là, c'est peu de l'air du ciel, que vous nous aviez laissé ; et nous ne pouvions attendre que nous tombassent les alouettes. Tandis que vous vous prélassiez dans nos fauteuils de maîtres, nous avons fait vos besognes ; et j'ose dire sans me vanter que nous pourrions aujourd'hui vous y donner des leçons. Au bois, comme au métal, à la pierre, comme au cuir. Forgeron, charpentier, bourrelier, corroyeur. Je voudrais vous y voir ! Sauriez-vous seulement, comme moi, ressemeler vos souliers ? J'ai pris des leçons à Magdebourg, dans l'échoppe d'un chevalier de St Louis. Allez donc faire un tour à Altona, ou à Hambourg ! Vous y verrez décharger les navires par des marquis. Si ces épaules n'ont point plié sous les années, c'est qu'elles n'ont pas chômé ; à l'occasion elles ont porté les sacs de farine... Et votre moulin, le meunier rouge, pendant ce

temps qu'a-t-il moulu ? (Il s'est peu à peu animé, en parlant, jusqu'au soufflet final.)

REGNAULT

(sursaute avec fureur.)

Les traîtres !

LE PRINCE

(s'écarte et l'écrase de son mépris.)

Bouchers des Français !

REGNAULT

(fièrement.)

Sauveurs de la France.

LE PRINCE

(avec dédain.)

Vous la laissez en bel état !

REGNAULT

Elle marche sur le monde.

LE PRINCE

Sur vous aussi.

REGNAULT

Sur moi. Sur vous. Tant pis ! Tant mieux !

LE PRINCE

(reprend possession de lui-même, — philosophiquement.)

Tant mieux, donc !... J'ai l'habitude... A votre tour, vous connaîtrez la plante de ses pieds.

REGNAULT

Ils sont sacrés.

LE PRINCE

Plus que nos têtes ?

REGNAULT

Plus que la mienne. J'ai travaillé, pour que le peuple prît conscience de sa force, pour qu'il apprît que tout vient de lui, toute puissance...

LE PRINCE

Cette puissance, vous commençâtes par l'accaparer.

REGNAULT

Au nom du peuple.

LE PRINCE

(ironique.)

Bien entendu!

REGNAULT

Ce peuple, vous l'aviez livré! Il nous fallait bien lui enseigner à se défendre contre une Europe d'ennemis. Vous nous laissiez les frontières ouvertes, les armées désertées, les coffres vides, l'État rouillé, tous les rouages encrassés, une écurie d'Augias, un fumier!... Et le pire: ce peuple qu'il nous fallait guider, ce peuple ignorant, peureux, futile et furieux, incapable de distinguer ses vrais amis des faux, pourri de préjugés, tombant en convulsions, aux premières fenêtres ouvertes par le grand vent de la liberté...

LE PRINCE

(ironique.)

Ce peuple-Roi!

REGNAULT

Ce peuple traînant les chaînes de quinze siècles de royauté, ce peuple abruti par vous, ce peuple que vous n'aviez jamais rien fait pour éclairer !... Ah ! C'est là le grand crime, l'inexpiable, que vous nous ayez forcés, pour l'arracher de l'abîme, à le terroriser, à le mener sous la menace, à lui donner le choix entre La Fraternité ou la Mort !... Oui, ricanez, Monsieur ! Vous ne pouvez en ressentir plus que moi, plus que nous, l'amère dérision... Mais qui donc, sinon vous, avait fait perdre à la famille humaine le sentiment de sa noblesse et de son unité ?... Ce que des siècles avaient avili, il nous eût fallu des années pour le relever. Et nous n'avions que des semaines, des jours. Et nous n'étions jamais sûrs, même du lendemain ! Vous toujours, votre trahison, par toutes les digues de France, rongées, lanciez sur nous l'inondation, vous miniez sous nos pieds le sol, vous conspiriez dans les campagnes ; et la Convention même n'était pas à l'abri de votre corruption. Pour lutter et pour vaincre, il nous a fallu foudroyer comme l'éclair, être sans pitié comme lui.

Nous étions dans le cyclone, et le cyclone était nous. Quels jours ! Ils avaient alors trente coudées, point de crépuscule, point d'aube, aucune interruption, il semblait qu'il ne dussent jamais finir. Tout était jour.

LE PRINCE

(ironique.)

Tout était nuit.

REGNAULT

(sans entendre.)

Toute la vie de la France, ses cris de détresse, ses hurlements, refluaient à gros bouillons sur la table du Grand Comité. On y nageait, à brassées ; on n'avait pas le temps de s'interrompre pour manger, on mangeait dans l'eau son pain bourbeux, son pain sanglant ; et, par moments, on s'écroulait sur le plancher, sur un matelas, pour dormir une heure ou deux ; on entendait, dans son sommeil, vociférer la Liberté, le tambour qui, dans les rues, menait au repos (plus heureux que nous !) les guillotins ; et quelquefois, côte à côte, sur le

même matelas, Saint Just, qui récitait Virgile,
pour se délasser...

LE PRINCE

(toujours avec sa dure ironie.)

L'homme des Géorgiques est le guide obligé des
promenades en enfer.

REGNAULT

En enfer. Oui. J'en viens.

LE PRINCE

Tourmenteur, ou damné ?

REGNAULT

Ni l'un ni l'autre. Cendre. Je ne suis plus. J'ai
été.

LE PRINCE

(froid et dur.)

Que ne vous êtes-vous épargné, Monsieur, la
peine d'exister !

REGNAULT

(avec une sombre fureur.)

Je n'ai point perdu ma peine, puisque sur mon bûcher je vous ai brûlé. Vous n'êtes, comme moi, qu'une ombre.

LE PRINCE

(se reprend¹.)

Il est vrai. Ombres nous sommes, et fumées des vivants... Or donc, au lieu de disputer sur ce qui fut, et ne peut plus être autrement, faisons comme nos sœurs les fumées, qui du toit des maisons montent, droites et lentes, avant de se dissoudre!... Regardez-ci, en bas! Voici votre maison, à gauche. A droite, voici la mienne. Nous sommes entre deux, au-dessus. Terrain neutre.

REGNAULT

(regarde, apaisé.)

Heureuse terre! Elle ne connaît point nos luttes et nos haines.

1. Dans tout cet acte, jusqu'après le dialogue des deux jeunes gens, le Prince est constamment poussé par son esprit d'ironie et sa vieille

LE PRINCE

Croyez-vous ?

REGNAULT

(montrant la vaste étendue, au-dessous.)

Cette paix...

LE PRINCE

Ne vous y fiez point! On ne sait son prix que quand on ne l'a plus. Ils l'échangeraient contre un coup de fusil!

REGNAULT

Quelle apparence! Ils ont la fortune d'échapper au grand tohu-bohu.

LE PRINCE

Je connais mes neutres! Tout au fond d'eux, ils sont honteux de voir passer à côté d'eux la danse.

animosité à croiser le fer avec le Conventionnel. Puis, un retour sur leur situation commune et le sens de sa dignité le font revenir au calme et à la courtoisie. Mais la passion le reprend toujours.

REGNAULT

Qu'ils ne le disent point trop haut! Le maître de la danse est à leur porte. Il ne demande qu'à leur faire payer les violons.

LE PRINCE

Ils les paieront! Jusqu'à cette heure, il leur manquera un je ne sais quoi, qui les tourmente: une bonne guerre... Quel goût cela a-t-il sur la langue? L'ulcère à la jambe du voisin... Comme il ferait bon se gratter aussi!

REGNAULT

Non, je ne les crois pas si fous! L'homme est bien vil. Mais il fuit ce qui lui nuit. Il cherche son intérêt.

LE PRINCE

L'avez-vous cherché?... (Il se reprend.) Pardon, je romps la trêve...

REGNAULT

J'ai cherché l'intérêt des autres, des sacrifiés.

LE PRINCE

L'avez-vous trouvé ?

REGNAULT

Nous étions les premiers à tenter la redoutable expérience. Il nous fallait commettre des erreurs. Mais ceux qui viennent après, ont eu le temps d'y penser. Il faut être bien jeune, pour les recommencer, sans la nécessité qui a fait leur grandeur.

LE PRINCE

Chaque jour, la jeunesse recommence... Et tenez ! Faites-la parler ! Voici venir à nous un jeune homme, qui ne demande qu'à se confesser !

SCÈNE II

(On voit venir par le sentier qui monte à droite, le vieux notaire Benedikt Kulli, bon vieillard, propre, petit et vif, souriant et guilleret.)

REGNAULT

Le vieux notaire Kulli ! Vous vous moquez !

LE PRINCE

On n'a pas le bec blanc qu'à vingt ans !

LE NOTAIRE KULLI

(mélange de bonhomie malicieuse et de naïf emballement.)

En croirai-je mes yeux ? Le blanc et le rouge ensemble !... On vous laisse seuls tous deux, citoyens et messieurs ? Quelle imprudence !...

LE PRINCE

Pensiez-vous donc que les deux ensemble courussent le risque de s'exterminer ?

KULLI

*Mais c'est leur devoir, citoyen Monseigneur!
Leur devoir strict, que la Nature et la Raison
leur ont fixé.*

REGNAULT

Il n'est pas urgent de nous le rappeler.

LE PRINCE

*Raison, Nature, sont deux bonnes bêtes. Elles
disent blanc, elles disent rouge, selon ce qu'on
leur souffle.*

KULLI

*La Raison dit que la Vérité doit éteindre l'Er-
reur.*

LE PRINCE

Et l'Erreur, qui est-elle ?

KULLI

*Avec tout mon respect, citoyen Monseigneur,
c'est vous.*

LE PRINCE

A la bonne heure ! Et la Nature, que dit-elle ?

KULLI

La Nature dit qu'il faut, pour vivre, qu'on se dévore.

LE PRINCE

Vous avez bonnes dents, pour votre âge !

KULLI

Bel appétit.

LE PRINCE

Et qui dévorez-vous ?

KULLI

Mon vieil ami que voici... Le citoyen Schultheiss¹.

1. Tout ce dialogue et le suivant sont d'un ton enjoué, on badine, sur un fond sérieux, dont nul n'ignore la vérité.

SCÈNE III

(A ce moment paraît, au fond à gauche, montant par la pente raide, le Schultheiss Wallier.)

LE SCHULTHEISS

(qui a entendu les dernières répliques.)

Holà! holà! mon cher notaire, vous vous pressez trop. Il n'est pas encore mangé.

KULLI

Il est à point. Il ne reste plus qu'à le mettre en bouche.

LE SCHULTHEISS

Il aura de la peine à passer!

KULLI

On le découpera.

*(Tout ceci sur le ton guilleret, cordial — implacable.
Kulli rit. Le Schultheiss aussi.)*

LE SCHULTHEISS

(au Prince, montrant Kulli.)

Ces cannibales!

REGNAULT

(à Kulli.)

Est-ce un jeu?

KULLI

(même ton.)

*Pas le moins du monde. Il me fera pendre. Ou
ce sera moi, lui.*

LE SCHULTHEISS

*Vous ne serez pas si arriéré! Vous ferez au
moins venir pour moi de Paris Sainte Guil-
lotine.*

KULLI

Héhé! Je ne dis pas non... A parler franc, je ne tiens pas au sang, il me dégoûte. Il me suffirait de vous faire tondre... Mais j'aimerais assez que s'exhibât, sur la grand'place, pour l'exemple, comme symbole des temps nouveaux, du Niveau, le sacré Rasoir national.

REGNAULT

Je ne puis souffrir ces plaisanteries.

KULLI

Jc ne plaisante pas, mon bon ami.

(A partir de ces répliques, Regnault et Kulli forment un groupe à gauche, le Prince et le Schultheiss, à droite. Chacun des deux groupes a son entretien propre, tout en suivant du bout de l'oreille les propos de l'autre.)

REGNAULT

Quand nous avons fait emploi de la Terreur, c'était sans joie : il le fallait.

KULLI

Il le faut ici. Nous avons aussi nos privilèges à détruire.

LE SCHULTHEISS

Vous en bénéficiez, mon cher notaire. Vous aussi faites partie de « Leurs Grâces et Magnificences les Conseils et Bourgeois »¹.

KULLI

Je les renonce et les dénonce. Je vous en fais ma Nuit du Quatre Août!

REGNAULT

La nuit du quatre Août. La lune de miel... Gare à la suite!

KULLI

La lune de fiel? Mais c'est entendu! Nous les aurons toutes. Quoique rustique, notre ciel est assez grand. En attendant, nous ne manquons pas

1. « Ithro Gnaden und Herrlichkeiten Rät und Burgern ». C'était l'expression officielle, pour désigner les deux Conseils réunis (Grosse Rat et Kleine Rat) qui constituaient l'autorité suprême de Soleure.

d'étoiles, à notre Club des Patriotes. Mais, pourquoi donc, citoyen, ne vous y voit-on jamais ? On vous attend, on serait heureux de vous montrer nos hommes capables, nos fortes têtes... Héhé ! Nous avons aussi nos Condorcet, nos Courvoisier, nos Robespierre ! Il va sans dire, modèle réduit : nous ne pouvons nous flatter, dans une petite cité de moins de dix mille, de pouvoir atteindre aux proportions de votre Paris... Mais à l'échelle, c'est réussi, et plus d'un de nos produits serait digne d'un plus large théâtre. Petit ou grand, le nôtre fera parler de lui. — Ça, venez, citoyen, assister à nos répétitions ! Vous étiez premier rôle, là-bas. Vos conseils seront précieux. Vous pouvez, mieux que personne, nous donner des leçons sur la manière de fabriquer une révolution.

REGNAULT

Une Révolution se fabrique toute seule, et non pas sur commande. Voilà ceux qui l'ont faite ! (il montre le Prince.) Ce sont les faiseurs d'abus. Nous autres, nous ne fûmes que les instruments du Droit qui se venge.

KULLI

(non sans regret, montrant le Schultheiss.)

Nos abuseurs, je l'avoue, sont un peu mous pour leur rôle. Mais qu'à cela ne tienne! Nous y mettrons du nôtre!

LE SCHULTHEISS

(au Prince.)

Voyez comme ils s'entendent tous deux, à nos dépens! Nous avons de belle eau claire. Ils sont maintenant une bande, qui pattochent au fond de la vase, pour y pêcher.

LE PRINCE

Est-ce bien sérieux?

LE SCHULTHEISS

Plus que vous ne croyez. Paris leur a tourné la tête. Ce vieillard, que j'estime, d'humeur douce et d'esprit, honorable, sensé, est un des enragés. Il n'aura pas de cesse qu'il n'ait jeté à bas notre vieille maison, notre Constitution, je l'avoue, un

peu désuète, mais — corrigée par les mœurs — qui ne gêne personne, et plutôt débonnaire. Nos privilèges à l'ancienne mode ne sont que pour l'étalage; mais on n'use pas du droit, et nous sommes, en fait, portés au laissez-faire, qui devrait tous contenter.

LE PRINCE

Il ne contente personne. L'homme veut être gêné. Schultheiss, vous oubliez que, pour cet animal affligé d'un cerveau qui l'encombre et lui cache la simple réalité, le fait compte pour peu, et le droit — cette grue — est tout.

LE SCHULTHEISS

Faute de grues, ce vieux héron penché sur l'eau trouble (il montre Regnault) est de trop chez nous. Vous aviez bien raison : son arrivée était un danger. Il a suffi de sa seule présence, pour les mettre tous en ébullition. Il est un exemple. Mais je m'en vais, à mon tour, faire un exemple avec ce brûlot. Je vous le dis à l'oreille, vous serez d'accord, une

de ces nuits, je l'empaquette, lui et sa graine, et je le réexpédie, retour payé, à la frontière.

LE PRINCE

(fermement.)

Vous ne le ferez point.

LE SCHULTHEISS

Qui m'en empêchera ? Charbonnier est maître chez soi.

LE PRINCE

J'en conviens. Je dirai donc : expulsez-moi !

LE SCHULTHEISS

Je ne comprends pas.

LE PRINCE

Point lui, sans moi !

LE SCHULTHEISS

Il est votre ennemi. Je vous en débarrasse.

LE PRINCE

Il est mon ennemi. Là-bas (sans se retourner, il montre derrière son dos, dans la direction du Jura invisible), de l'autre côté de la frontière, en France. Ennemi, oui, jusqu'à la mort. Mais ici, comme moi banni, il est Français. Et je le suis. En la carence d'ambassadeur, mon devoir de Prince est de défendre ceux de ma race, mes sujets.

LE SCHULTHEISS

Vos sujets? Ils ne le sont plus, ils vous renient.

LE PRINCE

Il ne dépend pas d'eux. Ils le sont nés. Ils le resteront, jusqu'au Jugement dernier.

KULLI

(à Regnault, montrant le Schultheiss et le Prince.)

Ils parlent de nous. Méfiez-vous d'eux! Schultheiss Wallier est mon compère. Je le connais. Il est bonasse. Je l'aime bien. Mais touchez la crête — ses privilèges — ou bien la bourse (sur-

tout la bourse!) la barbe de chair qui lui pend au menton — il est un coq rouge, il fond sur vous!... Et quant à l'autre (il montre le Prince), l'on s'étonne de vous voir sans cautelle frayer avec lui. Il vous accueille, il vous endort. Mais, un de ces jours, il entend bien, avec son roi, reprendre le chemin de France; et, ce jour-là, votre compte est bon; il n'oublie rien! Messieurs de Berne ne seraient pas fâchés de les voir rentrer en possession de leurs anciens droits. Tous les privilèges s'entendent ensemble, comme larrons. Et la royauté était pour nous, Suisses, un meilleur client que votre République. Elle arrosait! Voici deux siècles que cette ville se gobegeait des largesses de vos ambassadeurs. Aux fêtes de France, on jetait l'argent par poignées; et les fontaines pissaient le vin rouge et le vin blanc. A ce jeu-là, nos Seigneuries avaient pris des habitudes de mendiants. Ils se jugent volés par la République. Elle leur a rogné leurs sous du Dimanche. Pour les ravoir, on ne ferait rien! On est neutre, loyalement... Mais, loyalement, on laisserait faire. Les ci-devant peuvent conspirer : on ferme l'œil... Mais, par bonheur, le nôtre est

ouvert! Nous ne perdons rien des manigances. Nous nous hâtons de les faire connaître à nos amis les Patriotes du Club des Suisses de Paris. Et Reubel est averti. Il faut s'aider entre défenseurs des lumières!... Venez avec nous, citoyen! Les temps sont proches. Si vieux que je sois, je me cramponne, je tiens à voir ce qui va venir... Approchez-vous! Une grande nouvelle!... Nous correspondons avec Bonaparte. Le triomphateur de Campo-Formio nous laisse entendre qu'il serait possible que, le mois prochain, il passât chez nous, en se rendant aux Conférences de Rastatt. Nos Seigneuries font le nez long, des sourires jaunes. Mais elles n'osent pas récalcitrer. Nous allons lui faire une réception chaude. Nous comptons sur vous, pour le haranguer.

REGNAULT

Moi! moi! Saluer ce fibustier! Que voulez-vous que je lui dise?... « Pillard de peuples, rends gorge des libertés que tu as volées! »... Préférez-vous que je lui rappelle que la Roche Tarpéienne

n'est qu'à deux pas du Capitole?... S'il dépendait de moi, ces deux pas, aujourd'hui même, il les franchirait.

KULLI

Vous n'y pensez point? Cette gloire auguste!...

REGNAULT

Auguste!... La vérité sort de la bouche des vieux enfants... Auguste en herbe... En attendant, il est Octave. Si j'étais Brutus, après César, je lui eusse réservé un de mes coups de poignard!

KULLI

Le jeune héros de la Liberté!

REGNAULT

Vous verrez ce qu'il fera de la vôtre! Aveugles, qui appelez l'épervier sur vos poulaillers!... Les soudards troussent la Liberté. Et elle, la folle, ne demande qu'à être culbutée, comme une fille à soldats... Je n'ai qu'un regret. Lorsque j'étais au Comité, nous l'avons tenu dans notre poing. L'œil

perçant de Robespierre vit, un jour, dans l'œuf, le serpent. Il eût voulu l'écraser. Je l'empêchai. Que je sois châtié!

KULLI

(bonhomme et ironique.)

Ah! vous êtes, c'est vrai, du temps de l'Incorruptible. C'est démodé. Vous êtes en retard, mon bon ami.

REGNAULT

Oui, je suis maintenant une antiquaille. Et quelle est, jeune homme, la mode du jour?

KULLI

Elle n'est plus aux discussions de Comité, à la République aux cent têtes, elle est à l'action brève, au pouvoir fort, à la République militaire.

REGNAULT

Vous m'en direz des nouvelles, avant longtemps!

KULLI

Vous êtes un tiède, un Robespierre. Il faut marcher avec son temps.

REGNAULT

Et qui sont, à présent, les purs, les brûlants ?

KULLI

Mais c'est Barras, c'est Bonaparte...

(Regnault rit bruyamment.)

Riez, riez ! La République est une maison à plusieurs étages. Les plus élevés sont les derniers.

REGNAULT

Et vient ensuite le : Patatras !

KULLI

Vous manquez de foi. On a bien fait de vous rejeter. Il a trop plu sur votre bonnet rouge. Il a pâli. Heureusement que nous venons vous remplacer, tout battant neuf !

LE SCHULTHEISS

Belle jeunesse !... Mais dites donc, notaire, qu'est-ce que j'entends ! Ceux-là qui passent, n'est-ce pas votre dernière couvée ?

(On entend une troupe de jeunes gens qui passent. Ils chantent un air dérisoire contre les Alliés, que Bonaparte a rossés.¹)

KULLI

(écoute.)

Mais oui, ce sont nos néophytes. Nos petits rougets. Nos patriotes. Des petits commis, des ouvriers... (avec satisfaction.) Ils chantent bien !...

LE PRINCE

Qu'est-ce qu'ils disent ? On n'entend rien à votre jargon.

KULLI

Ils disent, citoyen Monseigneur, que l'empereur, les rois, les princes, sont « nonnigenug »,

(1) « Der Kaiser war fuchstenfelswild... » (Volkslieder de Soleure). L'origine de ce chant populaire fut la prise de Luxembourg par les Français, en 1795. Il se répandit par les armées.

LES LÉONIDES

135

sont « nonnigenug », sont *brossés, rossés*, « fidirallerallera, fidirallerallera... » (*Il fredonne l'air en faisant claquer ses doigts.*)

LE SCHULTHEISS

(*au Prince.*)

C'est une chanson qui vient des armées. Et ces messieurs nos « Patriotes » nous font la barbe avec sa mousse. Ils ont ajouté des couplets pour nos « Grâces et Magnificences »...

KULLI

Vous allez entendre notre dernier-né... (Il se penche sur la balustrade de la terrasse, et interpelle les chanteurs.) Hohé! les merles de la Liberté! Chantez : « Schultheiss Wallier! » (Il commence à chanter.)

LES PATRIOTES

(*du dehors.*)

Vivat! Kulli! (Ils chantent.)

LE SCHULTHEISS

(à Kulli.)

Je vous engage à les modérer. Je vois venir des amis de l'ordre, qui vont leur chanter une autre musique.

KULLI

Qu'ils chantent aussi! Qui chante le plus haut, il aura le prix!

LE SCHULTHEISS

Et voici le charivari!

(On entend les deux partis qui s'empoignent, en s'apostrophant d'épithètes variées :)

LES DEUX TROUPES

(du dehors.)

Traîtres!

Esclaves!

Valets de bourreau!

Suppôts de tyran!

Lèche-pieds de France!

Cocus de Berne!

(La mêlée de gueules continue.)

KULLI

(se penche sur le bord, en riant.)

Bien riposté! Bravo, mes petits!

LE SCHULTHEISS

(le tirant par le bras.)

Kulli, ne vous montrez pas!

(Clameur d'en bas : — « C'est ce vieux brigand!
Allons le fesser! »)

LE SCHULTHEISS

(montrant à Kulli le chemin de gauche.)

Par là, Kulli! Filez!

KULLI

(s'assied sur le rebord de la balustrade, confortablement,
prend une prise, se frotte les mains.)

Mais non, mais non! C'est parfait!

SCÈNE IV

(Font irruption quelques forts gaillards, petits bourgeois, paysans endimanchés. Ils cherchent Kulli, ils ne prêtent pas attention aux autres.)

LA FOULE

Ce vieux Satan, cet impie, qui veut détruire notre Dieu, nos lois, cet oiseau de malheur, qui attire sur nous l'étranger ! L'un de ces jours, on va le clouer sur la porte d'une grange, comme un hibou !...

KULLI

(heureux.)

Comme sur sa croix le sans-culotte Jésus-Christ... Fais ça, fais ça, mon ami !

(Cris d'indignation.)

LA FOULE

Il insulte le Seigneur !... Ah ! Il s'appelle sans-culotte ! Eh bien, il le sera. Nous allons le traîner sur son postère, le long de la pente, jusqu'à chez lui !...

LE SCHULTHEISS

Mes amis, respect à ses cheveux blancs !

KULLI

Mes amis, que cela ne vous arrête ! Mes cheveux blancs, s'il ne tenait qu'à moi, ils seraient rouges !

(Cris.)

LA FOULE

Ton cul le sera !

(Ils l'empoignent par les pieds, le font glisser sur l'herbe et commencent à le traîner.)

LE SCHULTHEISS

(s'interpose.)

Non, je ne permettrai pas !...

KULLI

(qu'on traîne — pas trop durement — heureux.)

Mais, laissez donc, Schultheiss mon ami! Il faut que cela soit ainsi. C'est ainsi que cela se passe, quand il y a une Révolution! Hé! n'est-ce pas, citoyens et messieurs?...

(Il disparaît, traîné par les pieds. Le Schultheiss se précipite à sa suite, objurguant la foule.)

SCÈNE V

(Le Prince et Regnault se retrouvent seuls. Ils suivent des yeux, un instant, le groupe tumultueux, qui dévale, — puis se dévisagent à distance.)

LE PRINCE

Cette bouffonnerie ! Bonhomme Chrysale fait du Plutarque !

REGNAULT

Oui, c'est ainsi que cela commence. On crie, par jeu. On rodomonte, comme au théâtre... Mais gare ! Soudain, tout change, au premier sang. Dès que la bête l'a lapé, elle y prend goût...

LE PRINCE

(avec une froide cruauté.)

Vous vous y connaissez !

REGNAULT

*(sa haine réveillée, d'un coup.)**Vous, premier!*

LE PRINCE

(encore une fois, se laisse emporter à la dernière violence — sans gestes, sans hausser le ton. — Mais, aux derniers mots, le mépris et la haine débordent de la bouche et du regard.)

Aviez-vous fait assez joujou avec les mots, les mots qui tuent, les sabres pour rire, à la parade de la foire! Tout ce bric-à-brac à l'antique, dont votre Jean-Jacques, pédant de Genève, qui fait brûler ses écoliers, vous a affublés, tous ces Cassius et ces Brutus, ce De Viris mal digéré (il n'y a qu'un moment, vous le rotiez!) Votre stupide rhétorique! Quels torrents de sang elle a coûtés! Et les torrents continuent de couler, rien ne peut plus les arrêter, ils forment fleuve, ils noient la France, ils inonderont l'Europe entière et le monde. Vous devez être satisfaits, Messieurs les avocats!... Mascarilles!... Lapez!

REGNAULT

(féroce.)

Le goût du sang de mon frère, je ne l'ai pas sur ma langue! Moi, du moins, je ne suis pas Caïn!

(Le Prince a reçu l'allusion en pleine poitrine. Il marche contre Regnault, bras pendants, écartés, poings fermés. Regnault l'attend avec des yeux meurtriers. Ils sont près de se heurter...)

(A ce moment viennent de droite, deux voix tranquilles : elles leur sont connues. Ils s'écartent l'un de l'autre et reculent, en continuant de se mesurer des yeux. Ils vont s'abriter, chacun, aux deux coins opposés, Regnault, à gauche, derrière un buisson de noisetiers, le Prince, à droite, derrière le bloc erratique¹.)

1. Le Prince et Regnault ne doivent pas avoir l'air de se cacher. Ils se trouvent seulement, par le fait, dissimulés aux regards des arrivants.

SCÈNE VI

(Entrent le Comte et Manon Regnault.)

(Manon aperçoit la terrasse aux larges horizons; elle s'avance au bord, et contemple la vallée.)

MANON

Le bel automne!

LE COMTE

La campagne a pris vos couleurs. Je vous vois partout.

MANON

Si ma jeunesse a les couleurs de l'automne (malheur des temps!), quelles seront celles de mon automne?

LE COMTE

Celles de la jeunesse de l'ancien temps. Je me souviens de votre mère. Elle pourrait de neige ses cheveux blonds.

MANON

Malgré ses peines, ils restèrent blonds jusqu'à sa mort.

LE COMTE

Malgré le bonheur, puissent les vôtres rester de feu jusqu'à la nuit!

MANON

Dans notre sort, eh! quel bonheur peut nous attendre?

LE COMTE

Le bonheur ne nous attend pas, il faut le prendre — comme je prends cette branche qui pleut sur nous ses cheveux roux.

MANON

(regardant à ses pieds le tapis de feuilles mortes.)

Quelle toison! On dirait la dépouille d'un tigre!

LE COMTE

Oui, la forêt se couche à vos pieds.

MANON

(se baisse pour ramasser des châtaignes.)

Ah! voici des châtaignes! Qu'il y a longtemps, petite fille, que je me suis piquée à leur tête hérissée!... Entrez-moi dans la main, hérissons! Cela m'est bon!...

LE COMTE

N'alliez-vous pas à la campagne ?

MANON

Depuis sept ans, on ne sortait plus guère de Paris. Mes souvenirs des champs sont d'avant. Que j'aime à les retrouver ici!... Cette allée de buis... Ces balsamines... Là-bas, cette rangée de peupliers... A chaque pas, je me rappelle. Si différente que cette terre soit de la nôtre, elle est la terre. Et j'ai plaisir à la toucher, avec mes mains, avec mes pieds. Depuis que nous habitons là (elle montre la maison d'en bas) je suis toujours dans le jardin, les doigts au sol, creusant, fouissant, et trottant, comme les scarabées... Je m'étais perdue, je me retrouve la fille de la jardinière. Et ma grand-mère est la terre... Sept longues années qu'on ne s'était

vous! Elle a tant de choses à me raconter!... Vous êtes heureux de vivre avec elle, de l'aube au soir.

LE COMTE

Oui, c'est une brave compagnie. Elle ne déçoit pas.

MANON

Même quand la grêle ruine vos peines?

LE COMTE

Elle ne déçoit pas. Elle est déçue. Comme nous. Elle est de moitié dans nos peines.

MANON

La bonne épouse!

LE COMTE

(simplement.)

Je la vois ainsi.

(Il regarde Manon.)

(Un court silence.)

MANON

*(gênée, changeant de ton)**Il y a longtemps que vous êtes ici ?*

LE COMTE

Un an. Après la mort du jeune Roi.

MANON

*(étonnée.)**Quel roi ?*

LE COMTE

L'enfant Louis XVII. Nous n'avions plus rien à faire, à l'armée. J'ai rompu ma dernière lance, à Offenbourg, sur le sceptre brisé. Mais jusque-là, différent de vous, je n'ai pas vécu souvent sous un toit. Je bats la campagne, depuis sept ans.

MANON

*(subitement glacée.)**Oui, j'oubliais. Vous portiez les armes contre la France.*

LE COMTE

(avec douceur et fermeté.)

Pour elle.

MANON

(violence concentrée.)

Vous la trahissiez.

LE COMTE

(atteint douloureusement, recule d'un pas, et dit avec
une fermeté respectueuse.)

*Mademoiselle, les traîtres étaient de l'autre
côté.*

MANON

(révoltée.)

Et qui ? Est-ce nous ?

LE COMTE

(cherchant à la calmer.)

Vous êtes mal instruite.

MANON

(passionnée.)

*Est-ce moi ? Répondez ! Moi, ou vous. Il n'est
pas d'autre choix.*

LE COMTE

Ni vous, ni moi. Je ne vous accuse pas.

MANON

(passionnée.)

Je vous accuse, moi ! Vous avez déserté la patrie. Vous l'avez combattue. Livrée à l'ennemi. Pourquoi ? pourquoi ?

(Brusquement, elle s'écarte, s'assied au pied de la croix, et fond en larmes.)

LE COMTE

(ému, va à elle.)

Vous pleurez ?... Sur moi ? Contre moi ?...

MANON

(l'écarte du geste, et détourne le visage.)

Non, non, n'approchez pas !

LE COMTE

(à part.)

La passionnée !... (à Manon). J'étais officier. Je devais le service. A qui ? A mon chef naturel, à

celui dont la volonté fait loi depuis dix siècles pour tous les vrais Français, au Roi libre ? Ou aux brigands ?... (pardon!)... aux révoltés qui le séquestraient et le contraignaient à soussigner leurs attentats ? Répondez !

MANON

A la Nation libre, libre de casser ses rois, qui ne sont rien de plus que les autres : ses sujets, — comme vous.

LE COMTE

La Nation libre, où est-elle ? Est-elle dans vos prisons ? Est-elle les geôliers ?

MANON

C'est sa volonté libre, qu'expriment ses représentants.

LE COMTE

Lesquels ? Les guillotins ? Ou les guillotineurs ? Votre père proscrit ? Ou votre père proscripteur ?

MANON

Proscripteurs ou proscrits, combattent pour la France. Vous, vous avez combattu contre elle.

LE COMTE

(doucement.)

Nous sommes la France, aussi. Et vous nous combattiez. N'est-il de droits à vivre que pour les uns ? Et pour les autres, qu'à mourir ?

MANON

Pour les uns et les autres, qu'à vivre et à mourir pour la patrie.

LE COMTE

Elle est ici, et là. (Il désigne Manon et soi.)

MANON

(butée.)

Je ne veux pas discuter ! Je ne sais pas discuter. Mais je sais le devoir.

LE COMTE

Je ne discute pas non plus. Je ne suis pas un clubiste, qui soutient aussi bien le contre que le pour. Je suis un Courtenay, et je sais ce que commandent mon honneur et mon rang. Quand je vis que le Roi

n'était plus que l'instrument des factieux de la Législative, j'allai trouver mon colonel, chef respecté du régiment, où j'étais mestre-de-camp, vieux officier ayant servi sous Monsieur de Chevert; je lui demandai de me parler, ainsi qu'un père à son fils. Il me dit que mon instinct ne m'avait pas trompé, qu'à tout officier l'honneur commandait de rompre le service, qui n'était plus que domesticité envers un ramassis de laquais révoltés. Leur Révolution n'était qu'une opération de brigandage masqué, sous les grimoires des chats-fourrés et des chafouins des Assemblées. Le masque et les gants tombaient; et l'on voyait les griffes et les dents. On n'avait que trop attendu. Monsieur de Condé, le duc de Bourbon, le jeune duc d'Enghien — la maison de gloire — rassemblaient hors des frontières une armée de soldats fidèles à leur serment, l'armée de France — la seule; il fallait la rejoindre... Je l'ai rejointe. Et j'ai tenu, quoi qu'il m'en coûtât, mon serment.

MANON

Vous ne regrettez rien ?

LE COMTE

On ne regrette pas d'être fidèle.

MANON

(mauvaise.)

En trahissant!

LE COMTE

Qui?

MANON

(emportée.)

Moi!... (elle se reprend aussitôt.) Tout ce que je crois. Tout ce que j'aime.

LE COMTE

Tout?

MANON

Oui.

LE COMTE

Et pour jamais?

MANON

(passionnée, s'acharnant contre lui et contre elle.)

Oui, oui!

(Un court silence.)

LE COMTE

Si j'avais été pris, qu'auraient fait de moi les vôtres ?

MANON

Si vous aviez pris mon père, qu'auriez-vous fait de lui ?

(un silence.)

LE COMTE

(ferme.)

La mort.

MANON

(implacable.)

La mort!

(Un court silence.)

LE COMTE

(saisi, cesse un instant d'être maître de soi,
et fait un geste d'appel douloureux.)

Manon!... Vous l'eussiez voulu ?

MANON

(douloureusement.)

Vous l'avez voulu, vous, et vous le voulez
encore!

LE COMTE

J'ai voulu ce que je devais... Ah! Je ne veux
plus rien... Je me mens, je veux ce que je ne dois
point!

MANON

Moi, je dois vous haïr... Et je ne le veux pas!...
Je veux... Je ne peux pas!... Laissez-moi! Lais-
sez-moi!

(Elle s'éloigne en pleurant.)

LE COMTE

Manon, permettez-moi de vous raccompagner
jusqu'à votre logis!

MANON

*Non!... Chacun son chemin!... A présent,
c'est fini...*

*(Elle descend la pente rapide, à gauche. — Le Comte
la suit des yeux, un instant, attristé, et s'en va par le
chemin de droite.)*

SCÈNE VII

(Le Prince et Regnault sortent, chacun, de l'abri qui les dissimulait aux regards. Regnault se penche au bord de la pente, que descend Manon, et se dispose à la suivre. Le Prince l'observe, hésite, puis l'arrête, d'un appel.)

LE PRINCE

Regnault!... (il se reprend) Monsieur... Attendez!

REGNAULT

(sans détourner la tête.)

Non. Je la suis.

LE PRINCE

Un instant!

(Regnault s'arrête, à la première marche de la descente, et regarde le Prince.)

LE PRINCE

J'ai manqué tout à l'heure à la trêve conclue.

REGNAULT

(brutal : nul désir de rapprochement.)

C'est fait. La trêve est rompue.

LE PRINCE

Non. Sur cette terre d'exil, vous êtes — quoi
que vous soyez — un morceau de la France.

REGNAULT

(après une réflexion brève.)

Oui. La France est ici.

LE PRINCE

Respectons-la en nous!

REGNAULT

Soit!

(Il veut partir. Le Prince le retient du geste, sans parler.)

Je dois rejoindre cette enfant.

LE PRINCE

C'est d'elle que je veux parler.

(Regnault le regarde. Le Prince demeure impénétrable; mais il s'assied et fait geste à Regnault de l'imiter.)

(Regnault s'assied.)

LE PRINCE

Tout à l'heure, vous m'avez justement rappelé que nous étions des ombres. Ombre, notre vie. Ombres, nos haines. Nous finissons. — Regnault, désirez-vous qu'elles renaissent dans ceux qui commencent, — dans ces enfants ?

REGNAULT

Ils ont notre sang.

LE PRINCE

(avec un calme saisissant.)

Le sang de votre fille est celui d'Abel, — vous le savez bien!

REGNAULT

(ne peut réprimer un sursaut; il regarde le Prince, impassible, et dit, d'une voix sourde.)

Il crie vengeance.

LE PRINCE

(même calme.)

Il y a longtemps qu'il est vengé.

(Regnault ne quitte pas des yeux le Prince, qui ne le regarde pas. Il ne trouve rien à répliquer. — Le Prince continue, du même ton grave et imposant :))

LE PRINCE

Regnault, ceux qui, comme nous, ont vécu cette décade, où tout le poids des siècles semble s'être déchargé, — ceux qui ont, comme nous, marché parmi les crimes, et si mêlés à eux que nous ne savions plus à qui appartenait le sang qui nous collait aux pieds... (est-ce le nôtre ? est-ce l'autre ?) — ceux-là n'ont plus de reproches à se jeter entre eux. Ils savent ce qu'est l'homme, et le terrible pouvoir de destruction qu'il porte sous son front. Nous en avons usé, vous et moi, tout notre

saoul. Et, au bout du compte c'est nous qui sommes détruits. C'est assez. Je dis : Halte! pour ces deux qui nous suivent. Ils n'ont pas, comme nous, ce plaisir de haïr, cette rage de détruire — dont je suis las moi-même jusqu'à l'écoeurement... Ne l'êtes-vous pas aussi?

REGNAULT

J'étais la hache. La hache détruit. On ne lui demande pas si elle a plaisir à détruire.

LE PRINCE

La cognée est tombée.

REGNAULT

Je jette le manche, après.

LE PRINCE

Qu'un autre ne les ramasse point!

REGNAULT

Non, ce n'est point un legs, que je veux faire aux miens. Ils ne seraient pas capables de le porter. Mon débile garçon...

LE PRINCE

Comment va-t-il aujourd'hui ?

REGNAULT

C'est une affaire de mois, ou de semaines. Je le sais bien. Il s'éteint. L'huile est brûlée. Je l'ai sacrifié. Lui et sa mère, ils n'étaient pas faits pour supporter l'haleine embrasée du typhon, où, liés à moi, mon sort les a plongés. La Révolution a bu leur souffle.

LE PRINCE

Le souffle des champs ne le remplace-t-il pas ?

REGNAULT

Il est trop tard. La cage est ouverte. (Il met la main sur sa poitrine.) L'oiseau passe à travers les barreaux. (après un instant). Je sais, monsieur, les attentions que vous avez bien voulu montrer à cet enfant, les livres envoyés et les médicaments. Je voulais vous remercier tout à l'heure. Mais cette

fureur qui est en nous, qu'on ne peut vaincre, ne l'a pas permis. Je me hâte de le faire, en cet instant, — incertain si l'instant suivant ne nous rejettera pas l'un contre l'autre, comme des taureaux.

LE PRINCE

Courtenay dit non. Un proconsul de la Convention est-il moins sûr de sa volonté ?

REGNAULT

Je l'ai montrée dans le passé. Elle m'échappe maintenant. Mais je la dompterai. Il ne sera pas dit que Courtenay ait le dessus.

LE PRINCE

(après un court moment de réflexion, et non sans gêne.)

Cette jeune fille... (il montre derrière son dos la pente que Manon vient de descendre), lui avez-vous parlé du passé ?

REGNAULT

Non. A quoi bon la troubler ?

LE PRINCE

(soulagé.)

Elle ne sait pas son origine ?

REGNAULT

*J'ai épousé sa mère, avant que la fille d'Abel
fût née. Elle est ma fille.*

LE PRINCE

*Aucun propos n'a, depuis, éveillé les soupçons
des deux enfants ?*

REGNAULT

*Nous avons quitté le pays. Elle, n'y est
jamais revenue. D'un commun accord, ma femme
et moi, avons fait le silence sur la blessure. Je
sais bien que la blessure ne fut jamais cicatrisée.
Mais chacun la gardait pour soi seul. Elle est
morte, sans en reparler.*

LE PRINCE

La race dure !... Comme la nôtre... Bouche fermée, sur le cœur blessé... C'est bien.

(Il s'est levé et marche.

Après un moment, il montre la place où se tenaient le Comte et Manon.)

LE PRINCE

Vous avez assisté, comme moi, à leur débat ?

REGNAULT

Insoluble débat!

LE PRINCE

Le croyez-vous ?... Regnault, imaginez qu'ils eussent été là, tous les deux, seuls, sans nous!...

REGNAULT

Ils ne nous savaient point là.

LE PRINCE

Nous étions dans leur pensée... Imaginez que leur pensée, fermant la porte aux fâcheux, n'eût

été qu'à eux seuls, tous les deux... Vous semble-t-il que la solution du débat leur eût été lente à trouver ?

REGNAULT

Leur trouble répond pour eux.

LE PRINCE

C'est nous toujours qui combattons en eux. Nous abusons. Effaçons-nous!

REGNAULT

Que peut-on faire ?

LE PRINCE

« Laisser faire à Rodrigue ... » Nous retirer de leur soleil.

REGNAULT

Il reste nos idées.

LE PRINCE

Ces nuées!... Elles sont lourdes, au midi de la vie. Mais elles ne tiennent pas, contre un jeune soleil.

REGNAULT

Vous êtes plus détaché que moi de tout ce qui fait vivre.

LE PRINCE

(montrant les feuilles qui tombent.)

Feuilles mortes!... Je ne me détache pas d'elles. Elles se détachent de moi.

REGNAULT

Elles ne vous manquent pas ?

LE PRINCE

Elles m'allègent... Vous verrez, vous aussi!.. Laissez tomber!...

(Il parle en se promenant, tout le long de la terrasse. Brusquement, il s'arrête et regarde au bas de la pente.)

Mais qui monte ?... L'imprudent!...

REGNAULT

(se lève, pour regarder ; mais l'exclamation du Prince lui a déjà fait deviner).

Ce n'est pas ?... Jean-Jacques ?

LE PRINCE

(mécontent.)

Eh! oui, c'est votre fils. N'auriez-vous pu le retenir au logis?

REGNAULT

Je lui avais défendu de sortir du jardin. Je l'ai laissé étendu... (Il crie) Arrête!

LE PRINCE

Encore, s'il avait pris la route et ses tournants! Il gravit la pente raide.

REGNAULT

J'y vais. (Il veut descendre à la rencontre.)

LE PRINCE

(l'arrête.)

Non. Vous allez tomber. J'y vais, moi.

VOIX DE JEAN-JACQUES

(chantant)

« La victoire, en chantant... »

LE PRINCE

Et il chante! Le fou! Il va se tuer! (Il commence à descendre.)

REGNAULT

(furieux d'inquiétude.)

Misérable! tais-toi!

SCÈNE VIII

(Le Prince a empoigné dans ses bras vigoureux Jean-Jacques, à bout de souffle, et il le soulève par-dessus la margelle de la terrasse.)

JEAN-JACQUES

(continue de chanter :)

«...nous ouvre la barrière...»

(mais sa voix s'étrangle, et le chant se termine en une toux convulsive.)

REGNAULT

Tais-toi! Te tairas-tu?

LE PRINCE

(fait signe à Regnault de se taire lui-même)

(à Jean-Jacques :)

Voici le chant fini!

(Il le pose sur le talus de gazon, au pied du bloc erratique, et il reste, un moment, penché sur lui, lui soutenant la tête.)

JEAN-JACQUES

(essuie sa bouche, reprend souffle, et d'une voix faible, mais heureuse :)

Ah! la pauvre victoire! Elle a du plomb dans l'aile.

LE PRINCE

Une belle équipée! Bien avancé, maintenant?

JEAN-JACQUES

Mais oui, je suis content. Je voulais venir. J'y suis!

(Le Prince se relève, secouant la tête pour gronder, mais il sourit.)

REGNAULT

(furieux et affectueux.)

Brigand!

JEAN-JACQUES

Non, ne me grondez pas!... Un peu plus, un peu moins!... Je savais que vous étiez là... J'aime ce lieu, ces arbres, ces horizons... C'est peut-être la dernière fois que j'y pourrai monter... (il se hâte de rassurer son père qui veut parler.) Mais oui, voici l'hiver!... C'est peut-être le dernier beau jour.

LE PRINCE

(examinant le ciel.)

Il ne le restera pas jusqu'au soir. Déjà, le soleil se voile.

JEAN-JACQUES

Oh! Un quart de soleil, c'est bien assez pour moi. Il ne faut pas être difficile!

LE PRINCE

Eh bien, reposez-vous là... On ne vous grondera plus. Ce qui est fait, est fait.

REGNAULT

Il me faut redescendre... Monsieur, je vous le confie... Je sais que vous avez plaisir tous deux à être ensemble... Veillez sur le gremlin!...

LE PRINCE

Je veillerai, monsieur. Croyez que je sais comprendre votre : « Pax nobiscum » Et j'y réponds : « Amen! »

REGNAULT

*(feint de ne pas entendre le sens de ces paroles ;
mais avec une brusquerie amicale :)*

Ne vous attardez pas ! La pluie est proche.

*(Il s'éloigne, après avoir caressé les joues de l'enfant,
et échangé avec le Prince un regard apaisé.)*

SCÈNE IX

(Le Prince et Jean-Jacques seuls.)

JEAN-JACQUES

(aspire l'air avec délices.)

La pluie est proche. La pluie est suspendue. C'est le meilleur moment. La lumière se mouille, les couleurs s'avivent. La brutalité s'efface de la terre. Plus de bonheur. Pas de douleur... Quelle douceur!...

LE PRINCE

(lui désigne la chaîne neigeuse à l'horizon.)

Voyez-vous, là-bas, les Alpes qui planent? Quand on les voit si près, le beau temps va finir...

JEAN-JACQUES

(va s'asseoir sur la margelle de la terrasse et, le menton appuyé sur les mains qui s'appuient sur la balustrade, il se penche au-dessus de la vallée.)

Le plus beau, c'est la fin.

LE PRINCE

L'ombre a mangé la base des trois cimes au soleil.

JEAN-JACQUES

On dirait une troupe de cygnes...

LE PRINCE

(suivant l'image, sur le même ton calme et lent :)

Sur les étangs de Courtenay... (Mais il n'est pas homme à s'attarder sur une image.) Et vous, petit canard, qui saluez la pluie, on dirait que vous avez envie de faire le plongeon dans le grand lac de cette plaine sous les brouillards!

JEAN-JACQUES

Je voudrais les sucer comme un sorbet... Je suis gourmand... Tout ce que je sens, tout ce que j'aime en ce moment, je voudrais le mettre dans ma bouche.

LE PRINCE

Ah! que vous me rappelez!... Dieu sait pourquoi?...

JEAN-JACQUES

Qui, monsieur ?

LE PRINCE

Un jeune frère disparu.

JEAN-JACQUES

Est-ce qu'il me ressemblait ?

LE PRINCE

Vous êtes bien différent... Et pourtant, une parole, un accent, une lueur sur le visage... C'est un parfum ancien qui monte de mon parterre, une fleur d'hyacinthe, un rondeau de Rameau...

JEAN-JACQUES

Est-ce qu'il aimait la vie ?

LE PRINCE

Il était gourmand, comme vous, de tout son corps. Tout lui était régal... La table lui fut enlevée, avant qu'il eût fini.

JEAN-JACQUES

Ainsi qu'à moi.

LE PRINCE

Mais il avait, à table, un plus bel appétit.

JEAN-JACQUES

Ce n'est pas l'appétit qui m'a manqué. C'est la table... Pensez, monsieur, que je n'avais jamais, avant ces jours, goûté l'automne!

LE PRINCE

Il est fidèle, pourtant, au rendez-vous.

JEAN-JACQUES

On ne nous laissait pas nous approcher. Il était, comme moi, à Paris, dans sa prison de pavés. Pensez, monsieur! Jamais un jour à la campagne, depuis que je suis né!... Mon père n'avait pas le temps. Ma mère, toujours malade. Les saisons dédaignaient de nous rendre visite, dans notre

obscur entresol de la rue ci-devant Dauphine. La seule qui m'apportât un message de la terre était la Seine : elle venait de là-bas, d'au delà de la prison des hommes ; son teint changeait, et la nuance de ses yeux : j'y voyais les arbres penchés et le visage des maisons, les prairies, les bois, et les chevaux à l'abreuvoir... Mais voir sans yeux, au fond de sa tête, comme dans un livre, ce n'est pas voir ! Ne pas toucher avec ses yeux, avec ses mains, avec sa langue, avec son nez, ce n'est pas vivre ! On a la bouche et les paupières et les narines et tout le dedans, desséchés... Une fleur en pot. On oubliait de m'arroser... Aussi, comme je m'en suis donné, depuis qu'on a quitté la ville de pierre ! On a eu le vent et la pluie, la terre mouillée... Dieu ! quel bonheur... On nous disait : « L'année est mauvaise. Le vilain été !... » Mais pour moi, il est le plus beau que les yeux des hommes aient jamais vu. Et je l'ai eu, je l'ai mangé, je n'en ai pas laissé perdre une miette. Le bien-aimé !... Et maintenant, j'ai l'automne, je le tiens, je sens sa toison (il prend à pleines mains les feuilles mortes et y enfouit son museau) et ses bras autour de mon cou... Et l'hiver vient...

Ah! mon Dieu! que je voudrais voir aussi le printemps!... Je ne l'ai jamais vu!...

(Après ce long bavardage, il se tait brusquement, le visage caché dans ses mains.)

LE PRINCE

(penché sur l'enfant, avec une pitié affectueuse.)

Moi, je le vois... Mon cher garçon!

JEAN-JACQUES

(relève brusquement la tête.)

Pourquoi m'appellez-vous votre garçon? Je ne le suis pas.

LE PRINCE

(doucement.)

Tu le seras peut-être...

(C'est la première fois qu'il tutoie l'enfant. Et celui-ci n'en montre rien. Mais il l'a bien remarqué.)

JEAN-JACQUES

(saisi.)

Oh!... Vous voulez dire?

(Le Prince se tait. Jean-Jacques s'est levé.) Est-ce que

vraiment ?... (Le Prince se tait). Oui, je crois comprendre...

(Ils se taisent tous deux. Jean-Jacques est allé se rasseoir au pied du bloc erratique.)

JEAN-JACQUES

(après un moment.)

J'ai rencontré ma sœur, tout à l'heure, en venant. Elle ne m'a pas vu... Et votre fils, qui descendait, de l'autre côté. Il ne m'a pas vu...

LE PRINCE

(souriant.)

Mais tu as vu, toi. Tu vois tout...

JEAN-JACQUES

Moi, je n'ai qu'à voir. Je n'ai pas autre chose... Comme ils se tourmentent! Comme on se tourmente!

LE PRINCE

C'est cela, la vie!

JEAN-JACQUES

(montrant, en face d'eux,
la croix entre la lance et l'éponge, sur le bâton.)

Comme cette chose-là... La croix. La lance. Et
le vinaigre dans l'éponge... Que c'est barbare! Et
c'est si vrai!

LE PRINCE

(regardant.)

Oui, ils n'ont même pas été capables, ces nègres,
de tailler l'homme-Dieu entre les outils de sa Pas-
sion : le tournebroche et la burette!

JEAN-JACQUES

Cela m'entre dans le corps, bien plus ainsi. La
lance et le fiel sont pour chacun. C'est moi que je
vois.

LE PRINCE

C'est toi, c'est moi. Tu dis vrai.

JEAN-JACQUES

(se retourne, et regarde, au-dessus de lui,
l'énorme bloc erratique érigé.)

Et ce gros monstre, qui est-il ?

LE PRINCE

Il est sorti du ventre de la terre, aux premiers temps. Vois, il est encore rouge et brûlé, ce fruit sauvage de ses entrailles. Ces hommes sans art l'ont érigé, comme un dieu difforme, en face du dieu sans forme, de ce rébus. En Italie, on eût bâti sur ce beau lieu un temple rond avec des colonnes doriques. A Courtenay, une Daphné, qui se fond dans les bras de son dieu blond, un faux antique, plus galant, moins paysan que le vieux vrai.

JEAN-JACQUES

Je me sens plus près de ce Dieu sans yeux. Je ne sais pas s'il a une âme. Mais je touche sa chair.

LE PRINCE

Elle est nue. Le long de ses hanches, a glissé la robe de la vie.

JEAN-JACQUES

Je glisse aussi. Je m'accroche...

LE PRINCE

(lui prend la main affectueusement.)

Je te tiens.

JEAN-JACQUES

(à mi-voix.)

*Comme ce sera beau, quand tout aura glissé!
Quel calme!...*

LE PRINCE

*Fi! Ce n'est point là un langage d'enfant. Je
t'aimais mieux gourmand.*

JEAN-JACQUES

*C'est une autre gourmandise. Le silence. La
plus belle musique. Et l'immobilité... N'avoir plus
à agir. N'avoir plus à haïr...*

LE PRINCE

*Que parles-tu de haïr? Cela n'est pas ton
affaire. Et pour ce qui est d'agir, qu'est-ce que tu
as donc fait? Tu es fatigué de la course, avant
d'être parti!*

JEAN-JACQUES

J'ai mal dans mes os, de vous voir vous remuer!... Tous ces gens qui s'agitent et qui courent dans la rue, qui gesticulent et crient... Ces cris affreux! Encore ici, la nuit, c'est comme des coups d'aiguille qui me percent le crâne... Et tous, lancés contre tous! Quand je vois maintenant de bonnes gens qui se parlent, j'attends toujours qu'à l'improviste il sorte de l'un un hurlement, et qu'ils se jettent l'un sur l'autre pour se dévorer...

LE PRINCE

C'est comme la rage. Un chien mord l'autre. Il faudra les abattre.

JEAN-JACQUES

(sans regarder le Prince.)

Il faudra donc m'abattre aussi.

LE PRINCE

Toi, mon petit? Qui t'a mordu?

JEAN-JACQUES

Oh! Je l'ai dans le sang. Je la connaît bien!

LE PRINCE

Quoi donc ?

JEAN-JACQUES

La rage... Moi aussi, j'ai haï... J'ai le poison. Par moments, il remonte!... Oh! cela me dégoûte...

LE PRINCE

Qu'est-ce que tu as haï ?

JEAN-JACQUES

Je ne sais. L'un, ou l'autre. Le monde. Et moi... Ça vient de là, tout d'un coup. (Il pose sa main au creux de la poitrine.) Ça brûle. C'est une souffrance furieuse, qui se venge... On ne voit plus, dans le tourbillon rouge, que celui, que cela, qu'on voudrait déchirer...

LE PRINCE

Mais qui ?

JEAN-JACQUES

Je ne sais. N'importe ! A défaut d'homme, une bête... Oh ! je suis infecté !... Il faudrait m'écraser !... Une fois, j'ai vu, sur le Pont-au-Change... (Non ! Je ne pourrai jamais...)

LE PRINCE

Raconte ! Soulage-toi !

JEAN-JACQUES

J'ai vu un homme traqué... On m'a dit, depuis, que c'était un brigand... Peut-être... Je le crois... Mais un homme, tout de même... Une face de loup, jaune et sale, mangée par une barbe de quinze jours. Sa gueule bâillait de peur. Il lui manquait des dents. Ses petits yeux méchants, ses yeux de misère, criaient la haine et l'épouvante... La foule se ruait, heureuse comme sont toujours ces lâches, à vingt contre un, — la meute, — piques baissées, fourches en avant... J'étais resté figé. Ma gorge criait : « Non ! »... Elle criait aussi : « Oui !... Mais frappez donc ! Frappez ! » ...Aucun son ne sortait... Monsieur,

j'ai vu le coup... Et j'aurais voulu être les dents de la fourche qui entrait. Et j'entrai!...(court arrêt)... (Quand il reprend le récit, sa voix a changé : on y sent, étouffée, une douleur physique.) Et ce fut dans mon ventre que j'ai senti la fourche... J'ai perdu connaissance... Il me fait toujours mal, depuis... Je sens les dents de la fourche... Cet atroce désir!... Tue! tue!... Et c'est moi qu'on a tué!

LE PRINCE

(assis près de lui, avec compassion.)

Oui, l'âme a ses démons. Dans les périodes calmes, où règne l'ordre apparent, un voile les recouvre. Le voile a été déchiré, trop tôt pour tes yeux d'enfant. Ils ont été brûlés.

JÉAN-JACQUES

Ainsi, c'est ainsi toujours, derrière le voile, ou devant?... Oui, je sais bien... Même derrière le voile de cet automne, de ces bois qui se taisent, la fourche continue de dévider les entrailles... C'est ce qu'on appelle « la tragédie de la vie ». On a beau faire, chacun y est Horace et

Camille, tour à tour... (après un bref arrêt, sans transition, brusquement.) Monsieur, vous avez tué ?

LE PRINCE

(Il a un sursaut. Il se lève, s'éloigne sans répondre. Il arpente la terrasse, revient près de l'enfant et dit:)

J'ai tué.

JEAN-JACQUES

Asseyez-vous près de moi! (Le prince s'assied près de l'enfant. Jean-Jacques lui prend la main, avec commisération.) Je le pensais.

LE PRINCE

(involontairement, a repris le « vous ».)

Que savez-vous ?

JEAN-JACQUES

Moi ?... Rien... Mais j'ai vu. C'est écrit... (Le Prince fait un geste de défense, qui s'arrête, à peine esquissé.) Oh! c'est écrit sur presque tous les visages d'aujourd'hui. En acte ou en pensée. C'est le même.

LE PRINCE

(qui a repris son calme.)

Non, mon enfant.

JEAN-JACQUES

Si fait, monsieur.

LE PRINCE

On est maître de l'acte, on ne l'est pas de la pensée.

JEAN-JACQUES

Autant de l'une que de l'autre, — moi, je crois, — ou pas plus. Mais qu'on soit maître, ou non, des deux, on en répond.

LE PRINCE

C'est vrai. Tu parles virilement. On ne doit pas esquiver une partie de sa charge. Il faut la prendre toute. Je ne me dérobe pas aux crimes de ma pensée.

JEAN-JACQUES

Vous êtes un homme fort. Vous pouvez tout porter. Moi, c'est trop lourd pour moi. Je ne

peux pas. Je ne peux pas prendre mon parti de moi, et de la vie. Il y a trop de crimes partout. On peut subir encore ceux dont on est victime. Mais ceux dont on est la cause? La souffrance des autres? Même pour la combattre, il faut combattre les autres, il faut faire souffrir. Je sais bien qu'un vrai homme doit être cuirassé contre toutes les cruautés... Je ne le suis pas. Je ne suis pas un vrai homme. Je n'aurai pas le temps de l'être... (à voix basse) Tant mieux!... (il reprend le ton d'avant.) Comme ce serait beau, pourtant, de pouvoir par sa souffrance racheter au moins une partie de ces cruautés, comme ma mère disait qu'était venu faire l'Agneau... Agnus Dei qui tollis... Il était bien heureux!... Mais, en fait, il n'a rien racheté... Que pourrais-je donc, moi, infirme et lâche petit garçon? Bon à rien! Je n'ai rien fait. A quoi ai-je servi?

LE PRINCE

(touché)

Tu as réuni les mains des ennemis. (Il se penche pour l'embrasser.)

JEAN-JACQUES

(tendrement, tandis qu'il embrasse le Prince.)

Pardonnez-moi le mal que nous vous avons fait!

LE PRINCE

*Nous n'en sommes plus à compter le mal que nous nous sommes fait. Il est trop! Annulons!... Allons, il faut rentrer. Le manteau des nuées tombe de la montagne. Tandis que nous cautions, le brouillard, à pas de loup, s'est glissé par la forêt. Tes cheveux sont humides. Lève-toi!*¹

JEAN-JACQUES

(entoure de ses bras un jeune bouleau, grêle et fin, qui a poussé à l'abri du bloc erratique),

J'aime ce bouleau blanc! Son jeune corps frissonne... Ah! voici la nuée! Un océan polaire nous cerne tous les deux. Je ne vois déjà plus ses

1. La mise en scène indiquée par le Prince accompagne ses paroles et les a même précédées un peu, depuis les mots de Jean-Jacques : « Tant mieux! »... La lumière se voile et le brouillard se glisse sur la scène.

branches dans la brume; mais j'appuie ma joue chaude sur sa jambe glacée. Le ciel est mort. La terre est noyée. Nous remontons dans le passé. Il me semble que je reviens à l'âge de celui-là (Il montre le bloc erratique), quand la mer recouvrait encore la vie à venir....

LE PRINCE

Rêveur! Voudrais-tu refaire tout le cycle de la terre?

JEAN-JACQUES

Oh! non, mes jambes sont lasses, j'ai marché tout le jour... Je dors... Ci-gît Jacquot... (Il s'étend).

LE PRINCE

(le prend dans ses bras.)

Je t'emporte.

(On entend les jeunes paysannes, qui descendent de la montagne, en chantant le « Weihnachtslied » de Soleure ¹.)

1. Le « Chant de Noël »
Voir la mélodie à la fin de la pièce.

JEAN-JACQUES

Voilà les filles qui reviennent.... (il se débat pour ne pas se laisser porter.) Non, non! Que diront-elles, en me voyant porter ?...

LE PRINCE

(l'emporte.)

Ecoute!

JEAN-JACQUES

Que chantent-elles ?

LE PRINCE

(tendrement.)

«Dors bien, petit homme de douleur!»

Le chœur de femmes, invisible, chante :)

Schlaf wohl, du süßes Kind!

ACTE III

Novembre 1797. Même lieu.

Un peu avant une heure de la nuit. Neige sur le sol. Ciel clair. Multitude d'étoiles (la lune se lèvera tardivement, à la fin). Il fait froid. Temps de bise. Le lieu est abrité. On voit le vent remuer les hautes branches des hêtres. De la montagne, par derrière, vient la houle des sapins.

En bas, Soleure illuminée. Les petites lumières, qui vacillent dans la plaine, semblent répondre à celles qui frémissent dans le ciel. En bas comme en haut, c'est une agitation de fourmilière.

A droite du bloc erratique, au pied du bouleau déplumé, se gonfle le tertre d'une tombe sans ornement; la terre sous la neige épouse la forme du corps, comme un lit bien bordé. Dans le tronc blanc du bouleau, au-dessus du tertre, a

été incrustée une croix de métal en forme de trèfle à quatre feuilles.

Arrivent par le chemin de droite : Le Comte d'abord, qui porte une lanterne. Manon lui tient la main. Ils s'arrêtent à l'entrée de la scène, pour éclairer les pas du Prince, qui tient Mathieu Regnault par le bras. Tous les quatre sont en costume d'hiver et de voyage.

Le Prince porte un grand manteau romain (à la Gæthe), largement ouvert. Moins aguerrri au froid, Regnault est boutonné dans sa longue houpelande.

Le Comte pose sa lanterne au chevet du petit tertre funéraire. Manon s'agenouille au pied. Regnault et le Prince, debout, la tête découverte, se tiennent devant. Pas un mot échangé. Aucune sentimentalité. Chacun garde pour soi sa peine et ses pensées.

Dans cet instant de silence et d'immobilité (qui ne doit pas être prolongé), la voûte du ciel est rayée, en diagonale, par une étoile filante. Avec la houle des sapins, montent les cloches de la ville

et des villages au loin dans la vallée. Monte aussi, par bouffées que le vent apporte et dissipe, une rumeur de peuple.

Le Prince a repris le bras de Regnault et le mène au banc de pierre, à droite, dans un coin abrité par la masse du bloc erratique, regardant la vallée. — Manon s'est relevée et, la main dans la main du Comte, ils se tiennent maintenant debout, à l'autre extrémité de la terrasse, et contemplent la nuit.

SCÈNE I

LE PRINCE

Ici, l'on est abrité de la bise. La montagne et les bois font écran. Ecoutez-la houer!

REGNAULT

La nuit est froide et claire.

(Manon vient, sans parler, relever le collet autour du cou de son père. — A ce moment, une autre étoile traverse le ciel, presque transversalement.)

MANON

(léger cri)

Ah!... Une étoile filante!...

LE PRINCE

La nuit de novembre est pleine de ces mondes qui meurent.

LE COMTE

*Le vent a chassé du ciel toutes les impuretés.
Nous aurons belle journée, demain, pour le long
voyage.*

MANON

Demain est commencé.

REGNAULT

Quelle heure est-il ?

MANON

*La demie de minuit a sonné, à St-Urs, pendant
que nous montions.*

REGNAULT

*Les impuretés du ciel, si le vent les a secouées,
elles sont tombées sur la terre. (Il montre Soleure et
les avenues éclairées.) Et quel vent sera jamais assez
robuste pour les balayer ?*

LE PRINCE

*Cette poussière humaine, comme elle tourbil-
lonne ! Toutes ces petites lumières, que le vent*

*fait cligner, semblent courir dans la plaine,
comme des âmes sans corps.*

MANON

Comme des corps sans âme.

LE COMTE

Elles l'attendent!

REGNAULT

Qui ?

LE COMTE

(ironique.)

Leur âme... Leur Bonaparte!

REGNAULT

Oui. Les fous! Les fous!

(On entend monter des pas, sur la route, à droite.)

LE COMTE

Qui va là ?

SCÈNE II

(Paraît le Schultheiss Wallier.)

LE SCHULTHEISS

C'est moi, Schultheiss Wallier... Je vous ai suivis, Messieurs... (il aperçoit et salue Manon). Mademoiselle... J'ai voulu profiter, afin de vous dire adieu, de ces derniers instants de tranquillité, avant l'arrivée du brigand.

LE PRINCE

Quoi donc ? Vous n'êtes pas ravi, vous aussi, d'être honoré par lui, du contact de sa botte ?

LE SCHULTHEISS

Ne raillez point ! Vous savez quelle horreur j'ai pour le général Cartouche et pour tous ses Mandrins. Jamais je ne me suis senti aussi humilié qu'en cette nuit où je dois lui tenir l'étrier.

LE PRINCE

(*toujours ironique.*)

Pourtant, Monsieur, la gloire!

LE SCHULTHEISS

La gloire? Je m'en fous!... Mon pays n'a pas de gloire. Je suis fier de mon pays. Sa saine liberté vaut toutes les victoires de toutes les armées.

REGNAULT

Ce n'est pas moi, Monsieur, qui vous contredirai!

LE SCHULTHEISS

C'est vous, pourtant, Monsieur, qui nous avez, ainsi que Deucalion, dans le champ de l'Europe, semé ces dents de dragon!

LE PRINCE

Pour qu'elles aient germé, il fallait que votre sol eût aussi de la chair du dragon.

LE SCHULTHEISS

C'est possible. Nous en avons tous. Mais nous croyions l'avoir tué. Nous pensions que son dernier sang avait coulé à Marignan. Pour le restant de notre bile, elle trouvait un exutoire dans le service étranger. Rentrés ici, on reprenait sa place à son rang, à son banc, à la suite des anciens, au foyer, au Conseil, à la tâche, — au tombeau. Les fils mettaient leurs pieds dans les marques de leurs pères. Et les siècles creusaient la route, sans la faire dévier. Notre ville, plus vieille que les plus vieux empires, s'enorgueillit de n'avoir pas, depuis cinq siècles, élargi sa ceinture. La maladie de grossir, la folie de changement, ce que vous appelez le progrès ou la gloire, ne l'avaient point touchée. On garde le bien qu'on a, on n'a pas besoin d'autre. On formait tous ensemble une vieille famille, où l'on s'échelonnait selon la hiérarchie de l'âge et de l'usage et des services rendus. Et toute la bourgeoisie se trouvait, une fois l'an, réunie en pouvoir souverain, dans le Rosengarten, une rose à la main. Nous n'avions pas besoin, messieurs les agités de

France qui ne pouvez pas dormir dans votre lit parce qu'il est mal fait, que vous veniez nous apprendre à faire le nôtre... (Il s'arrête et modère le ton.) Mais je m'égare, Monseigneur, car le vôtre a été aussi défait par ces gens-là... Et vous-même, Monsieur (il s'adresse à Regnault), quels que soient mes griefs contre vous, je ne puis oublier que vous avez, à la Convention, fait vôtres les paroles de votre Condorcet, flétrissant par avance les pseudo-Républiques conquérantes et rapaces, à la façon antique, — « l'empire d'une multitude sur d'autres multitudes, — la plus odieuse des tyrannies... »

REGNAULT

(se redressant.)

Je l'ai dit : « Un ambitieux promettra-t-il à nos soldats, comme aux citoyens de Rome, le pillage des Espagnes ou de la Syrie?... Non! Car nous ne pouvons rester un peuple libre qu'en refusant d'être un peuple-roi! »¹

1. Ces paroles sont textuellement reprises au premier grand manifeste républicain de Condorcet, en 1791.

LE SCHULTHEISS

Et voici la réplique! (Il désigne la ville d'où montent des clameurs et des chants.)

LE PRINCE

Mais le piquant, Schultheiss, c'est qu'elle est donnée par ceux qui s'apprêtent à être mangés.

LE SCHULTHEISS

Les malheureux! En acclamant le peuple-roi, ils s'imaginent qu'ils auront part à sa royauté!

MANON

(montrant la ville.)

Ils bourdonnent comme une ruche.

LE PRINCE

Mais une ruche en fête, pour accueillir les frelons, cela, jusqu'à présent, on ne l'avait jamais vu.

LE SCHULTHEISS

Je le sais, je le sais, que sous le couvert de mots empanachés, de liberté enfarinée, ils en veulent à notre miel! Le grand trésor de Berne fait loucher

la gueuserie rapace de votre Directoire et met le feu aux ventres vides de vos soudards d'Italie, dont les bottes de gloire montrent les doigts de pieds! Ils n'auront pas de cesse qu'ils ne nous l'aient volé. Mais ces idiots (il montre la ville) attendent leur tranche du gâteau. Ils croient que le grand sabre de Bonaparte vient tout exprès pour la leur découper... C'est une misère, de voir la ruine de son pays, par la folie de son pays, gratis pro Deo! Et ne pouvoir rien pour l'empêcher!... Nous y opposer? Nous sommes une poignée. Nous serions balayés; et notre essai d'opposition serait un prétexte pour Bonaparte d'intervenir dans nos affaires et de hâter l'occupation. C'est ce qu'ils escomptent, lui et Reubel. Notre ville est pleine de leurs agents provocateurs. Il nous faut donc, la mort dans le cœur, nous associer à l'allégresse, garder l'initiative du fol accueil, de peur qu'on ne nous la prenne, et préparer à ces dents longues un gras banquet, et pour leur crasse nos draps blancs. Rien d'assez beau pour le galeux!

LE PRINCE

Quand l'attend-on?

LE SCHULTHEISS

Au cours de la nuit. On ne sait jamais avec lui! Comme l'épervier qui fait des ronds au-dessus de la plaine. Quand et où est-ce qu'il s'abattra, sur le poulailler? Il est parti de Lausanne, dans la soirée. Il se rend à Bâle, par route directe. Il devrait être, à cette heure, vers Neuchâtel. Les feux sur les monts et le canon nous annonceront son approche... Mais je perds, Messieurs, des instants précieux. Je me suis évadé, pour une demi-heure, de leur délire, dont je suis malade! et je suis venu, en déchargeant mon amertume, m'excuser d'être contraint à vous congédier du pays.

LE PRINCE

J'ai gagné mon pari, Monsieur. Je vous l'avais bien dit! Au moins, je vous recommande le champ que nous avons semé.

LE SCHULTHEISS

Ce n'est pas moi non plus qui en mangerai les blés.

LE PRINCE

*Je le crains... Mais, comme dit le proverbe :
« Il est bien planté, il reviendra ! » Laissez passer
l'oiseau pillard ! Le champ reste.*

LE SCHULTHEISS

Et nous, dedans.

LE PRINCE

*Eh bien donc, ne vous plaignez pas ! C'est une
chance que nous, les Juifs errants, nous n'aurons
pas.*

LE SCHULTHEISS

J'admire, monseigneur, votre philosophie.

LE PRINCE

*La philosophie est l'art de ne plus boire, lorsque
le verre est vide.*

LE SCHULTHEISS

*Mais il ne me plaît point qu'un autre boive
dedans.*

LE COMTE

(*brusquement, avec un peu d'impatience.*)

Alors, cassez le verre! Faites comme ceux de Morat! (Il montre la plaine au loin.)

LE SCHULTHEISS

Oui, il n'y a pas bu, votre duc de Bourgogne! Il s'y est coupé le museau... Mais les hommes de ce temps eussent brûlé leur ville, pourvu que les cendres fussent libres... C'est trop nous demander. Là-bas, dans les montagnes des Cantons Forestiers, vous pourrez encore trouver cette vieille Suisse rude, pauvre, inculte, qui saura se faire abattre à coups de cognée sur le bûcher de ses villes de bois... Mais la vie est trop douce, ici; on l'aime, on la respecte...

LE PRINCE

La vie est de ces femmes, qui ne respectent pas les hommes qui les respectent.

LE SCHULTHEISS

(*gravement.*)

Je suis trop vieux pour désapprendre l'humanité.

LE PRINCE

(lui serre la main.)

Nous l'avons trouvée chez vous, Schultheiss ; nous ne l'oublierons pas plus que l'eau de vos fontaines et le lait de vos troupeaux.

LE SCHULTHEISS

Il m'en coûte et j'ai honte de manquer à l'hospitalité. Mais vous étiez dénoncés, Messieurs. La ville s'inquiétait ; vous la compromettiez. J'ai dû vous sacrifier à la communauté. Quand partez-vous ?

LE PRINCE

A l'aube.

LE SCHULTHEISS

Avant, si c'est possible. J'aimerais mieux qu'elle ne vous vît plus sur le territoire de ma cité. Je crains toujours pour vous cette foule échauffée par les discours et les rasades. — Où comptez-vous vous rendre ?

LE PRINCE

A Hambourg. Mais ce ne sera point notre dernière étape.

LE SCHULTHEISS

Si je puis, dans la mesure des pénibles circonstances où je me trouve réduit, vous être de quelque secours, cela me consolerait un peu de mon impuissance à vous protéger.

LE PRINCE

Schultheiss, nous n'avons besoin ni de protection ni de secours. Nous demandons nos droits. Ils nous sont retirés. Cela ne nous surprend point. Depuis que vous avez, mon cher Regnault, solennellement proclamé les Droits de l'Homme, ils sont tous confisqués ; et le seul droit qui reste à l'homme, c'est la force. Nous nous en accommodons, ainsi que de cette bise. Il n'est que de s'envelopper de son manteau. Ne vous souciez pas de nous ! Le manteau, — et, dessous, le cœur — est chaud.

REGNAULT

Pour moi, Schultheiss, dont le cœur est moins chaud parce que le sang a coulé, et que mord davantage le froid de cette nuit, — je ne refuse point votre offre, je vous demande une grâce : je laisse dans cette terre (il montre le tertre funéraire) mon pauvre enfant. Que cette terre lui soit douce ! Protégez son repos !

LE SCHULTHEISS

(gravement.)

Rien ne l'y troublera. La ville et la forêt veilleront sur le jeune mort.

LE COMTE

(qui épie l'horizon.)

Les feux !

(On aperçoit, au loin, sur les collines, un point lumineux, puis un second, puis une ligne de feux, qui se propagent de mont en mont, — plus éclatants, de proche en proche.)

LE SCHULTHEISS

(sursaute.)

Les feux ! Déjà ?

LE COMTE

Ils approchent, par grandes enjambées.

LE SCHULTHEISS

Cet ogre a donc mis ses bottes de sept lieues !

(Canon, au loin.)

UNE VOIX d'en bas

Schultheiss ! Schultheiss Wallier !

LE SCHULTHEISS

(se penchant au bord de la terrasse.)

Hé là !

LA VOIX

Il vient ! Il vient ! Il a déjà passé Biberist !

LE SCHULTHEISS

Comment ! Comment ? Mais Bienne ne nous a pas donné avis !

LA VOIX

Il a trompé l'attente. Il a pris une route de côté.

LE SCHULTHEISS

(atterré et furieux.)

C'est la foudre!... Jeanfoutre!

LE PRINCE

(ironique.)

Allez saluer le maître du tonnerre!

LE SCHULTHEISS

(crie à celui d'en bas.)

Je descends!... (à la compagnie) Adieu, Messieurs!
(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III

(Les quatre, sans le Schultheiss.)

LE PRINCE

(regarde descendre le Schultheiss.)

Il n'est rien de plus pitoyable qu'un brave homme sans force, qui a voulu jouer au plus rusé avec la Force. Et la Force jongle avec lui.

(Coups de canon, au loin, mais à chaque fois plus proches.)

REGNAULT

Le Destin est en marche.

LE PRINCE

Et c'est vous qui l'avez déchaîné.

REGNAULT

Vous y êtes pour quelque chose, aussi.

LE PRINCE

Il se pourrait. J'y consens.

(Les trois hommes se sont rapprochés, regardent les feux qui se propagent, se regardent.)

REGNAULT

Vous souriez ?

LE PRINCE

Vous aussi.

LE COMTE

Faut-il dire notre pensée ?

LE PRINCE

A quoi bon ? Nous l'avons lue.

REGNAULT

Je la dirai donc, moi — non à vous, mais à moi, afin de m'en décharger, — à moi et à cette nuit, que nous avonsensemencée de cette poignée de feux et de coups de canon. Cette torche qui vient, ce monstre, ce Géryon, il est sorti de nous, nous l'avons allumé ! Il est né du réveil de notre race

exaltée, du délire de son sang versé et de sa victoire, il est le fruit de l'accouplement orgiaque du despotisme et de la liberté.

LE PRINCE

Et vous n'êtes pas fâché de tenir l'enfant, qui a des dents, sur les fonts de baptême!

REGNAULT

J'aimerais mieux l'y noyer. Mais il ne dépend plus de nous. Et toute l'eau du fleuve, en bas, n'y suffirait pas. Le bolide est lancé.

LE COMTE

Quelle vigueur il avait, le bras qui le lança!

REGNAULT

C'est le nôtre!

LE PRINCE

Mais avouons que le but, nous ne l'avions point visé!

REGNAULT

Oui, la balle nous revient à la face. Mais qui donc peut dire encore quel est le but? Celui-là croit

le savoir, qui vient dans la nuit, tout droit. Il le sait moins que nous, car il est, lui, la balle.

LE PRINCE

En attendant, suivons sa trajectoire!

(Les canons de Soleure commencent à retentir.)

REGNAULT

Elle passera en bas, au travers de vieux abus entêtés, qui ne s'en relèveront plus.

LE PRINCE

C'est fini, je le crains, des bourgeois qui régnaient, une rose à la main.

REGNAULT

La rose avait ses épines. Dans cette comédie d'Assemblée souveraine, où tous les citoyens avaient droit à la fleur, la fleur leur tenait lieu de tous les autres droits; et ils n'avaient même point la permission de parler.

LE PRINCE

Ils la reprennent, cette nuit.

(On entend le vacarme d'en bas.)

REGNAULT

Ils en prendront bien d'autres! — Étrange!... Ce brave homme qui vient de nous quitter, ce Schultheiss et la plupart de ses collègues du Grand et du Petit Conseils, sont, pour la bonhomie et la droiture morale, cent fois au-dessus du condottiere qui nous arrive comme un boulet, et de ses compères, de ces faquins du Directoire. Et cependant, ce sont eux, les faquins et le boulet rouge, qui travaillent pour l'avenir.

LE PRINCE

Et quelle morale en voulez-vous tirer ?

REGNAULT

Celle-ci: que la Force invisible, qui nous tient, use, pour ses fins et le progrès, quand il lui plaît, des plus bas instruments.

LE PRINCE

Oui, vous êtes, j'oubliais, un de ces dévots du nouveau dieu qui a détrôné les autres: le Progrès!

REGNAULT

C'est un pauvre dieu chancelant, débile, aux yeux tristes, intrépides. Je me le représente un peu à l'image de mon pauvre petit garçon et de la flamme qui brûlait sous cette enveloppe fragile; il peut mourir aussi, je le sais, la flamme souvent vacille, comme celle de cette lanterne; notre stupidité s'acharne à la souffler; il est par chacun de nous outragé et renié. Moi-même, je l'ai trahi. Je me souviens — j'en garde le remords et la honte — du jour, de l'heure tragique, où nous l'avons tous lâchement abandonné. C'était à l'Assemblée. Le sage Condorcet, à la tribune, parlait. Il déroulait son plan majestueux du développement humain. Il y voulait unir par des nœuds immortels la paix et la liberté; et connaissant le loup vorace qui gronde en l'homme, il s'efforçait de tourner vers un champ de moissons de l'esprit

aux flots d'or, ce feu qui nous brûle au ventre, cette faim dévorante, qui veut enfoncer son soc au ventre de la proie. Nous voyions, à sa voix, les hauts blés du Progrès onduler sous la houle sereine du dur labeur, jusqu'au lointain des temps sans bornes, ainsi que sous le ciel d'été la Méditerranée... Le Roi, votre Roi, entra, conduit en laisse par Dumouriez. Le gros bélier châtré¹, que menait, avec sa mâchoire de côté, le mauvais chien hargneux, qui promenait ses yeux faux et méchants sur l'Assemblée, — le Roi bêla le papier qu'on lui avait dicté. Le Roi bêla la guerre. La Révolution la jetait à la face de la terre. Et les rouges poignées de paroles meurtrières couvrirent par volées les champs de Condorcet... Le sage s'était tu. Nous autres, aux premiers mots, nous avons été repris par la bestialité. Nous acclamions la gloire. Et nous ne voyions pas son visage de

1. Ici, jeu de scène: Le Comte a un sursaut d'indignation. Le Prince lève la main, pour interrompre, Mais avant qu'ils aient dit un mot, Manon est venue vers son père et lui touche le bras. Regnault s'interrompt, un instant, regarde autour de lui, dit gravement: « C'est juste! Respect au mort! Il a payé! » Et il reprend: « Le Roi, sans volonté, que menait... »

Mort!... La servitude casquée, et les bottes du reître qui arrive, cette nuit, enfonçant ses genoux maigres et ses talons dans les flancs saignants de la République!...

LE PRINCE

Et cependant, vous espérez encore!

REGNAULT

J'ai trahi le Maître. Je ne suis pas le premier. Mais le Maître, toujours, a ressuscité.

LE PRINCE

(avec une calme ironie.)

Ce n'était point la peine de faire la guerre aux prêtres! Les prêtres de mon temps étaient moins religieux que vous, messieurs les jacobins!... Mais nous avons mieux à faire, aujourd'hui, qu'à nous chicaner. Croie chacun ce qui lui plaît! Et sous quelque étiquette que vous rangiez vos pensées, je connais vos pensées. Une longue vie comme la nôtre, d'expérience virile, tannée par l'action, et couturée de blessures, sait le goût de l'amertume

et de l'espérance mêlées. On a beau être vaincu, l'avoir été vingt fois, on combattra toujours. Et que ce qui vient là-bas, se nomme Dieu ou le diable, ou le Progrès, ou la Force, ou la Vie, ou la Mort, — ce qui vient est le Feu. Et tant que je le sens brûler autour de moi, en moi, je dis : « Honorons le feu ! » — ainsi qu'aux premiers jours où l'homme l'arracha à la nuit de la pierre ! Quelles que soient les mains qui l'apportent, il est le feu. Je m'y réchauffe et m'y renouvelle.

LE COMTE

Donnez-vous en donc plein les yeux ! Le voici !
Regardez-le, qui roule sur la route !

MANON

Ce ruban de flamme qui court...

LE COMTE

C'est l'escorte. Et les flambeaux.

MANON

J'entends le galop...

LE COMTE

Et le carrosse entre les torches...

REGNAULT

La fourmière est en folie.

LE PRINCE

Ils sont tous sortis du fond de leurs trous. Et les femelles avec leurs œufs. Ils courent, en zigzag. Ils n'avancent pas. Ils tournent...

MANON

Et tournent en rond les carillons...

LE COMTE

Les cris, les cloches et les canons.

(Pendant ces répliques se déchaîne la symphonie des cris, des chants, des cloches et des canons. Les collines autour de la ville s'allument de feux; et les sommets des tours s'illuminent. C'est le plein de la flamme et du bruit.)

REGNAULT

Quels fous que les hommes!

LE PRINCE

Hommes nous sommes.

REGNAULT

Oui, la folie monte, comme le bruit.

LE PRINCE

*Je la sens qui vient d'en bas, par bouffées,
avec l'odeur acide des fourmis.*

LE COMTE

Ils arrivent aux portes.

MANON

Ils entrent.

LE COMTE

Ils sont entrés.

LE PRINCE

*Mais que fait donc de sa harangue notre ami
le Schultheiss ? Il devait arrêter l'hôte, à l'entrée,
pour l'inonder de son éloquence.*

LE COMTE

En lui offrant sur un plateau le pain et le sel.

MANON

Et la rose.

LE PRINCE

Les condottieri ne mangent pas les roses. Il leur faut l'or et le laurier.

REGNAULT

A quel hôtel s'arrête-t-il?

LE COMTE

A la Couronne.

LE PRINCE

Héhé! C'est un présage... Macbeth, tu seras roi!... (à Regnault.) Vous avez lu Shakespeare?

REGNAULT

Je n'aime point les barbares.

LE PRINCE

(ironique.)

Je m'en doutais! Les derniers des classiques sont, naturellement, les révolutionnaires.

MANON

On ne peut plus voir. Le rideau est tiré. Les hautes coiffes des maisons nous les cachent.

LE COMTE

Ils doivent être arrivés maintenant, à l'hôtel.

LE PRINCE

Alors, discours, banquet et danses, musique et pétarades... Il y en a pour toute la nuit.

MANON

Cette belle nuit d'hiver! Notre dernière, ici!... Son silence est brisé, comme le miroir d'un étang, par un pavé.

(Tout se tait, subitement.)

LE COMTE

Votre plainte est entendue. Les grenouilles se sont tues. Elles ont fait le plongeon.

MANON

Que se passe-t-il ?

LE PRINCE

Le croquant parle. Le héron maigre.

REGNAULT

Ce silence soudain m'étonne.

LE PRINCE

Attendez la fin du couplet! Ils exploseront, après.

(Ils attendent quelques instants. Silence complet. L'impression en est accrue par la houle du vent dans les sapins.)

MANON

Seul, le vent parle.

LE COMTE

Il a balayé l'éloquence.

MANON

Et on dirait... Mais oui!... qu'il souffle les chandelles.

LE COMTE

Les feux, sur les collines, tombent.

MANON

Les yeux des maisons s'éteignent.

(On voit lentement se produire ce qu'annoncent les voix.)

LE PRINCE

Où donc est l'éteignoir ?

LE COMTE

Voyez, voyez, mon père!... A l'autre issue de la ville, à la porte de Bâle, juste au-dessous de nous...

LE PRINCE

Ils ressortent !

MANON

L'escorte et le carrosse...

REGNAULT

Bonaparte repart.

LE PRINCE

Il ne s'est pas arrêté!

(Silence de saisissement.)

Le vent apporte d'en bas un brouhaha de la ville, indistinct, sans gaieté, sans cris, sans chants. Puis, tout retombe dans le silence. On n'entend plus qu'un galop d'escorte, un roulement de voiture au loin, qui passe dans la plaine, s'éloigne et disparaît.)

LE COMTE

Et les préparatifs de danses et de festins ?

LE PRINCE

Et notre vieux notaire, qui avait dû ceindre ses flancs de quelque yatagan ?

REGNAULT

*Le Schultheiss et Kulli sont restés, nez à nez,
à se considérer ...*

MANON

*Ah! que j'aurais voulu tout voir, sans être
vue!*

LE PRINCE

*Nous aurons des nouvelles, patience! par un de
mes gens.*

LE COMTE

*L'ombre s'étend sur le visage de la ville.
Tout un côté, tout un quartier est retombé sur
l'oreiller.*

LE PRINCE

J'entends monter... C'est toi, Berry?

(Il se penche au-dessus du mur de la terrasse.)

SCÈNE IV

(On ne voit pas Berry. Il reste dans l'ombre, au-dessous du mur. Mais sa voix est aussi distincte que s'il était là.)

BERRY

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE

Tu étais là ? Tu as vu ?

BERRY

J'ai vu. J'en viens.

LE PRINCE

Raconte !

BERRY

(il rit aux éclats.)

Ah ! Monseigneur, si vous voyiez leurs nez !.. Ils sont si longs qu'ils ne peuvent plus les rentrer dans

leurs maisons. Ils les accrochent dans les portes. Le vent qui s'y engouffre en bourrasque les chavire, comme des mâts de barques.

LE PRINCE

Allons, allons, monsieur le drôle! Point de sornettes! Dis-nous les faits!

BERRY

Eh bien, monseigneur, le Bonaparte... c'est un brochet! Les dents aiguës et le ventre plat... Ce freluquet!... En quatre mots, raide et sanglé, les bras collés derrière le dos, il vous assomme... J'en ai le coup dans l'estomac.

LE PRINCE

Tu l'as vu de près?

BERRY

Comme je vous vois. Du jaune dans l'œil. Des mèches noires sales sur le front. Une peau de tambour, serrée à rebours : les piquets ressortent.

Il est tout en os, tout décharné, et pas plus haut qu'un échalas. On le casserait sur son genou... Oui, bien! Essaye!... Il vous regarde, on est pantois. On a reçu l'œil! C'est comme un poing. Il n'a pas besoin de bouger les bras... Les lèvres serrées. Il ne les déboutonne même pas pour parler... Il vous jette trois mots. Ça pue le Corse. Ça sort du nez. Ç'a un fumet de soupe à l'ail et au poisson. On s'esclafferait! Brrum!... Le rire vous rentre dans le gosier. On reste béant. Et pour un peu, sauf votre respect, on en pisserait dans ses chausses...

LE PRINCE

Manant!... Fais-nous grâce de tes états d'âme! Je te demande ce qu'a dit le Bonaparte. Pourquoi ne s'est-il pas arrêté?

BERRY

Tous attendaient, devant la porte de la Couronne. Des deux côtés, les Grands Conseils et les Petits. Les « Patriotes » encocardés. Sur le grand escalier de St-Urs, du haut en bas, étaient mas-

sées les corporations : les hôteliers, les tonneliers, les bateliers et les meuniers, les jardiniers et les bouchers... (Le Prince arrête l'énumération, d'un geste)... Et les demoiselles, avec des fleurs. A peine le coche est arrivé, au milieu des chants et des clameurs, que le Grossweibel¹ s'est précipité, avec sa chaîne d'or et sa verge, afin d'ouvrir la portière. Et tout autour, le peuple, frémissant, attendait... Rien ne sortit. Ce qui était dedans se rencoignait, maussade, au fond. Dehors, notre Schultheiss s'épuisait en révérences et en sourires. Enfin, comme l'autre, invisible, ne bougeait point, il se décida à dégoiser son compliment. Il n'avait pas encore débité les premiers salamalecs qu'une main sèche sortit de l'ombre, et qu'une voix dure dit : « Assez ! » — Le Schultheiss en eut, du coup, le fil coupé. Et nous, autour, nous avalions notre salive... Alors, du coche, l'homme sortit. Et je le vis, comme je vous ai dit. Il fit cinq pas vers le Schultheiss, qui reculait toujours d'autant. Et, boutonné dans sa redingote jusqu'au menton, il

1. Prononcez à la française!

dit, dressé comme un coq noir sur ses ergots : —
« C'est bien! Donnez!... Allons, donnez votre papier! Berthier le lira... Schultheiss, les discours ne sont plus de notre temps. L'homme qui agit, ne parle point. On a trop parlé, depuis dix ans... Merci pourtant, messieurs de la ville et des Conseils! La République vous sait gré de votre accueil. Je vous salue... Mais je ne vois pas parmi vous Monsieur le Stadtvenner, votre chef militaire... Je sais, je sais, il a un mauvais esprit, on me l'a dit... Vous-même, Schultheiss, vous êtes tiède, vous ne montrez pas de sympathie pour les vrais amis de la liberté... Je connais tout. Mais je vous tiens compte de votre présence, à cette heure. Voyez plus clair, à l'avenir!... Bonsoir, Messieurs! Mettez les chevaux! Je suis pressé... »

Le Patriotes, consternés, se pressaient autour et lui parlaient tous à la fois. Il leur dit : —
« Je n'aime pas le désordre. Que l'un de vous parle! »... Le vieux notaire Kulli parla : il bégayait, intimidé; il avait eu beau apprendre par cœur ses bons mots, sa verve était mouillée. L'œil de corbeau l'examinait, du haut en bas. Ce

ne fut pas long! — « Qui êtes-vous? Le notaire?... Pourquoi portez-vous ce sabre, à votre côté? Ces mascarades ne sont plus de votre âge... Vous êtes un « Patriote », me dit-on? C'est bon. Mais soyez-le dans votre étude! Il n'est pas sain, dans un État, que les civils jouent aux militaires. » — On lui disait : « Mais le banquet? » Il dit : — « Il est une heure après minuit. Ce n'est pas la saison pour manger! A cette heure, Mesdames, votre place est au lit. Si je le pouvais, j'irais aussi. Mais la politique n'attend point. Je dois être à Bâle, ce matin. »... On lui offrit une rasade. Il dit : — « Un verre d'eau! »... Sur le marchepied de la voiture, il se retourna, et dit, de l'air du loup à l'agneau : — « Sans adieu, Messieurs! On se reverra bientôt! »... Le coche partit. On restait tête nue, sans bouger; et on n'osait pas se regarder. Les « Patriotes » sont tout de même, à la Couronne, entrés mastiquer le banquet. Il fallait bien se consoler! Mais les morceaux ne passaient point. Et les bourgeois, sans piper mot, ont, le dos rond et les fesses talées, réintégré avec

leurs femmes leurs terriers... « Au clair de la lune... Ma chandelle est morte... »

MANON

Il n'en reste plus qu'une, là haut, un gros œil, sur la tour.

(On voit, à ce moment, le fanal allumé sur la plus haute tour, qui s'éteint. La ville a disparu dans l'ombre.)

LE COMTE

L'œil se ferme. La ville dort.

REGNAULT

Mais l'inquiétude et le dépit veillent.

LE PRINCE

Et la nuit reprend possession de la terre. La route est libre, maintenant. Berry, fais atteler! Il est temps de partir...

(Un moment de silence, pendant lequel Berry, invisible, dégringole la pente.)

SCÈNE V

(Les quatre sont, de nouveau, seuls.)

LE COMTE

(prend Manon par la main.)

Manon, c'est l'heure de nous dire tout haut ce qu'ont résolu nos cœurs. (au Prince et à Regnault :) Mon père, et vous, Monsieur, l'entendrez sans surprise... (à Manon.) Sur la route d'exil, que doit être notre vie, je suis votre compagnon, et vous êtes ma compagne.

MANON

Tout ce qui est mien est vôtre. Tout ce qui est vôtre est mien.

LE COMTE

Ce qui est mien, Manon, ce que j'ai à vous offrir, ce n'est pas le bonheur du foyer et le repos, c'est le dur et long chemin.

MANON

Mes pieds ne seront jamais las de vous y suivre. Et qu'ils puissent fouler longtemps avec les vôtres la poussière de la terre, jusqu'au jour où tous deux nous y mêlerons la nôtre!

LE PRINCE

Où pensez-vous aller ?

LE COMTE

Au delà des mers. De Hambourg, jusqu'où nous ferons route avec vous, nous nous embarquons pour l'Amérique. Là-bas, s'ouvrent encore de libres horizons. La terre et la pensée sont neuves ; elles ne sentent point peser sur leur échine la nuée sanglante des siècles de l'Europe. On y est seul et droit, en face de la nature, ainsi qu'Adam aux premiers jours. Nous tâcherons d'y refaire une race nouvelle des Courtenay, qui fonde ses titres, non sur le passé, mais sur l'avenir. Manon et moi, sommes robustes et nous n'épargnerons point l'effort. La rude école de

notre jeunesse a fait nos muscles et nos cœurs patients et fermes. Dans les épreuves qui nous attendent, que le ciel nous aide! Qu'il nous aide ou non, nous saurons bien nous aider nous-mêmes!

MANON

Le ciel, c'est nous.

LE PRINCE

(affectueuse ironie.)

Chaque jeunesse le croit, à son tour.

REGNAULT

J'y crois pour vous. Votre union est déjà une victoire, un préjugé abattu par la raison et par l'amour.

LE PRINCE

(même ton.)

Ils en établiront d'autres! — (à Manon)⁷ C'est donc pour vous, petite fille, que nous avons souffert et fait souffrir, — toute l'Europe ébranlée, les trônes et les siècles détruits? Pour votre

bonheur, pour votre nouveau monde, ces milliers sacrifiés!

MANON

Notre nouveau monde, bonheur et peine, sera celui de millions à venir.

LE PRINCE

(même ton.)

La terre promise!

REGNAULT

(montrant la tombe de son fils.)

La terre promise, la voilà! Chacun l'aura.

VOIX DE BERRY

(au dehors.)

Monseigneur, tout est prêt.

REGNAULT

(fait quelques pas vers la tombe. Les trois autres se groupent autour d'elle.)

Adieu, mon petit enfant. Tu auras le temps, maintenant, pour rêver.

LE PRINCE

Patience! Dans quelques mois, le printemps, que tu voulais voir, viendra te visiter.

LE COMTE

Te voilà devenu un génie de l'endroit, entre le bloc erratique et la croix!

MANON

Tu renaîtras de moi, plus heureux et plus fort. Je te prends dans mes bras.

(Ils s'apprêtent à partir.)

LE COMTE

Couvrez-vous bien, Manon! Le vent redouble.

MANON

Je l'aime. Il joue de l'orgue dans la forêt.

LE COMTE

Les lumières du ciel s'agitent comme des herbes.

REGNAULT

(au prince.)

Vous souvenez-vous de la bise qui soufflait à Courtenay, la veille de Pâques-Fleuries ?

LE PRINCE

Il y a vingt-trois ans.

REGNAULT

Il y a des siècles !

LE PRINCE

Il y a quelques mois, à peine. Le printemps et l'automne d'une même année humaine.

REGNAULT

Où sont donc les récoltes éparses ?

MANON

En nous.

LE COMTE

En tous. Chacun en a sa part.

REGNAULT

Sa part de pleurs.

LE COMTE

*« Qui sème en pleur
Recueille en heur. »*

REGNAULT

En ce cas, grand sera l'heur!

LE PRINCE

*Je vous rends justice, Regnault. Vous n'avez
point ménagé nos peines ni les vôtres.*

MANON

Elles porteront moisson.

LE PRINCE

*Cette petite fille finira par nous faire aimer
toutes nos calamités.*

LE COMTE

*Elles seront le blé, dont ses mains blondes
feront le pain!*

LE PRINCE

Et vous le mangerez, heureux coquin!

(A cet instant, la coupole sombre du ciel s'illumine et s'inonde d'une pluie d'étoiles filantes, qui s'étalent en gerbe. Manon, le Comte et, au bas de la terrasse, Berry, invisible, ont un cri de saisissement.)

MANON

Regardez!

LE COMTE

Le grand laboureur, là-haut, n'a point épargné non plus sa semence.

MANON

Il pleut du feu!

LE PRINCE

Les Léonides!... L'artificier du ciel, Novembre, jette à poignées le grain d'or dans la nuit... Oui, ce sont les débris d'une constellation, la poussière héroïque d'un monde détruit, du Lion.

REGNAULT

(transporté.)

C'est le nôtre! Aux quatre coins du ciel, une invisible main nous lance dans l'univers.

LE PRINCE

Pourquoi pas?... Nous nous étions trop habitués à croire que la vie est une sage rivière de chez nous qui sinue pour toujours dans le même vallon, entre les mêmes prés. Nous sommes peut-être faits pour être dispersés à tous les coins de la terre, afin que se propagent notre sang et notre pensée... Eh bien, nous sommes prêts! Nous ferons comme nos grands-pères, du temps des Migrations. Je vois, accroché au ciel, le Chariot symbolique, qui leur servait de maison. Sur ses essieux grinçants, il va se remettre en marche. Nous reprendrons l'Exode.

REGNAULT

Tout marche. Le ciel, comme la terre, les choses et les hommes. Écoutons le torrent et le

vent dans la nuit, les rochers qui s'effritent, et la montagne même qui tombe par morceaux. Tout est le Dieu en marche. Il ne s'arrête jamais. La mort, comme la vie, scandent le rythme de ses pas.

LE PRINCE

En marche!... Derrière les cimes du Jura, la lune, l'éternelle errante, nous donne le signal.

(Entre les sapins se glisse sur la neige la clarté de la lune. Le Comte et Manon commencent à descendre.)

LE COMTE

(à Manon.)

Les ombres sont trompeuses. Posez ici le pied!

MANON

La main dans votre main, je descendrais, les yeux fermés.

LE PRINCE

(prenant le bras de Regnault.)

Allons, Regnault, nous commençons le grand voyage.

REGNAULT

L'exil.

LE PRINCE

Non. La conquête. La vieille France et la nouvelle, s'appuyant l'une l'autre, vont emblaver le monde.

REGNAULT

Je n'irai pas loin. Mes vieilles jambes aspirent à l'étape.

LE PRINCE

(montrant le Comte et Manon qui descendent.)

Ces jeunes jambes nous relayeront.

MANON

(retourne la tête, sans interrompre sa marche.)

Elles parcourront la terre, — la terre qui est à nous!

LE COMTE

La terre qui est à tous.

REGNAULT

Toute l'humanité est la patrie pour l'homme.

LE PRINCE

Omne solum forti patria.

(Le Prince et Regnault commencent à descendre. On entend la mélodie rustique d'une flûte lointaine. Elégiaque et sereine, elle semble scander la marche.)

VOIX DE MANON

(qui a déjà disparu.)

Quel est ce chant ?

VOIX DU COMTE

(invisible.)

C'est le chalumeau d'un bûcheron dans la montagne.

REGNAULT

(lève la tête pour entendre. On ne le voit plus que jusqu'à mi-corps.)

Cette musique... On dirait, comme la neige, qu'elle s'égoutte d'en haut.

LE PRINCE

(On ne le voit plus que jusqu'aux épaules; il lève les deux bras, droit vers le ciel.)

La céleste caravane des Constellations... C'est la flûte du Cocher, qui mène le Chariot...

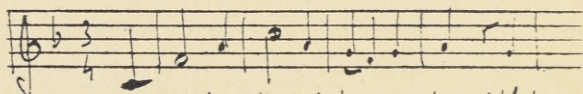
(Ils disparaissent.)

(La scène est vide. Le chant de flûte. Le vent remue les cimes de la forêt. La neige des sapins pleut ses fleurs sur la tombe.

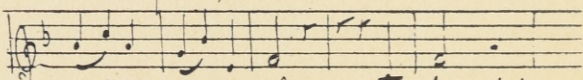
Une dernière étoile raye le ciel et s'éteint.)

Weihnachtslied (Chant de Noël)
(pour la fin de l'Acte II)

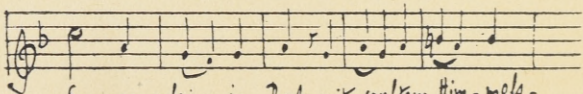
Andante



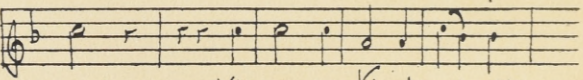
Schlaf wohl, du Himmel knabe du, schlaf



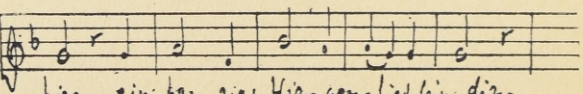
wohl, du sü-sSES Kind! Dich fü-cheln.



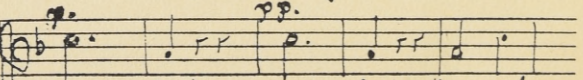
En-ge-lein in Ruh mit sanftem Him-mels-



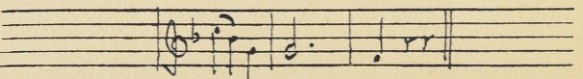
-wind. Wie ar-me Kin-der sin-gen



hier ein hez-zigs Wie-gen-lied-lein dir.

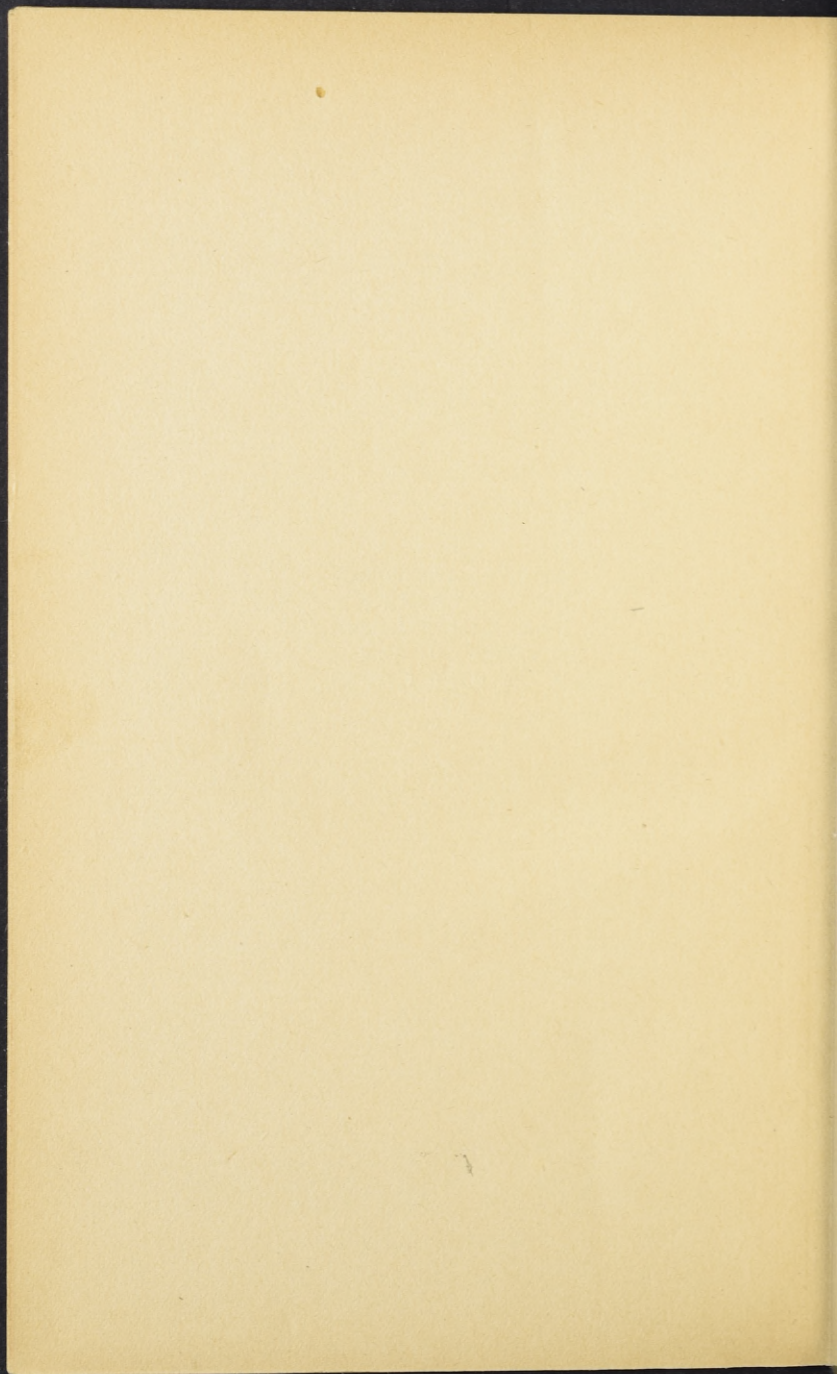


Schla-fe! Schla-fe! Him-mels-

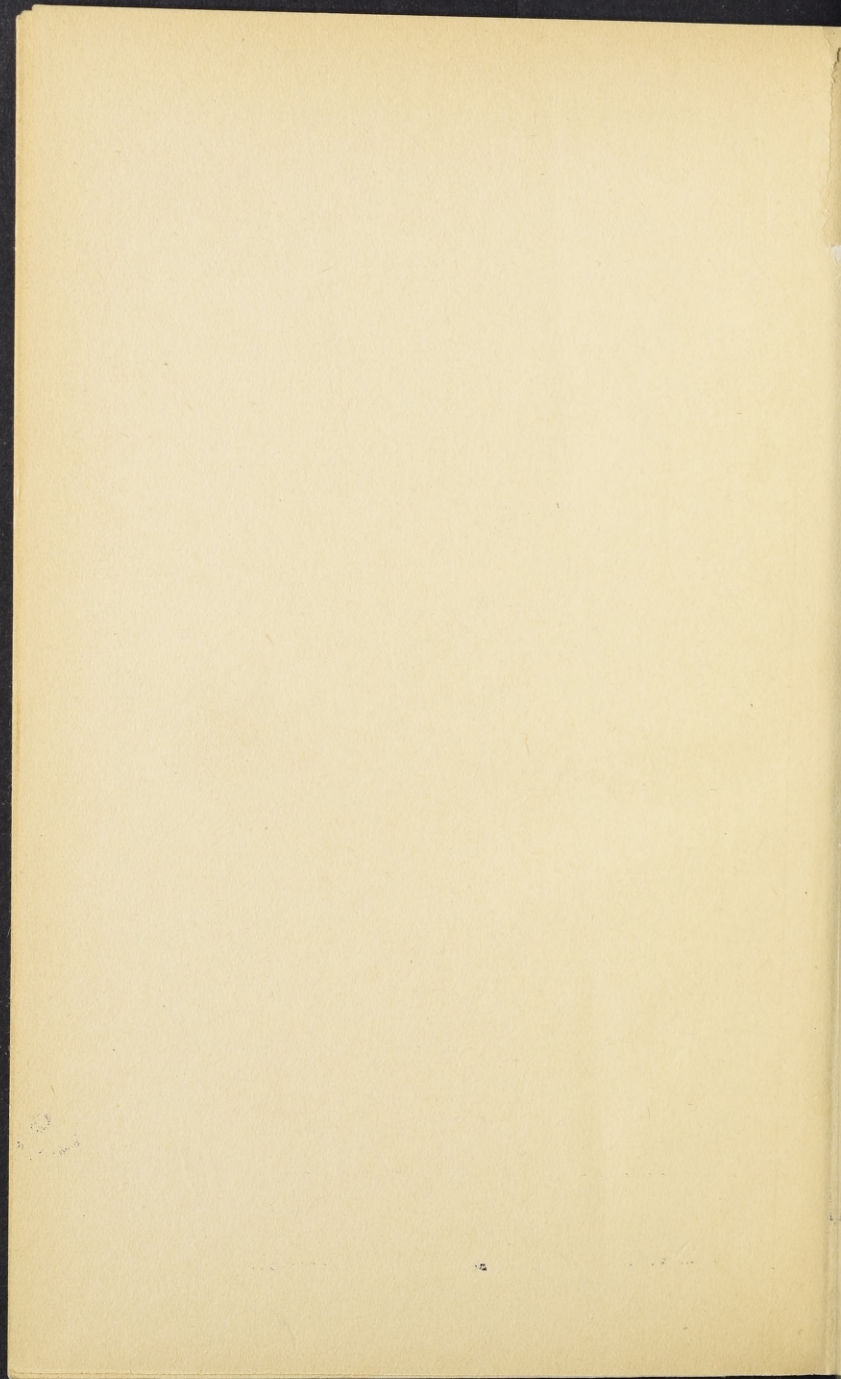


-söhn-chen, Schla-fe!

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 OCTOBRE 1923
PAR L'IMPRIMERIE
:: PAUL DUPONT ::
A CLICHY (SEINE)



Sa 4616





117

OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier Vélín et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélín, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition de luxe*, in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélín, avec des bois gravés en couleur de Gabriel BELOT.

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol. — III. Mère et Fils, 2 vol.

PIERRE et LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS — PARIS

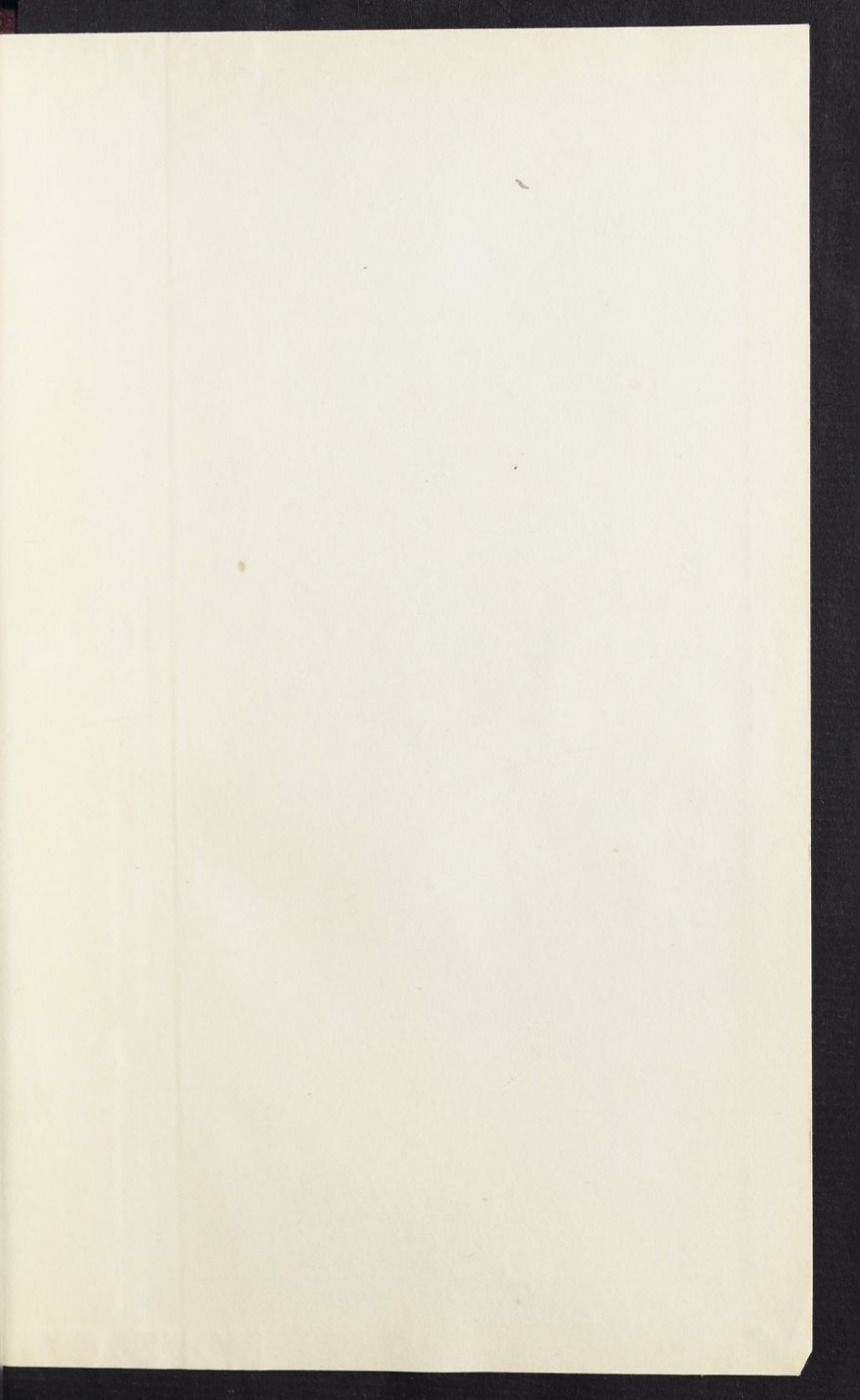
OMAIN
OLLAND

LES
ÉONIDES

PRIX :
2 francs

PARIS
Éditeur MICHEL
ÉDITEUR
rue Huyghens







BÄCHLER
RELIEUR
3, Cours de Rive
GENÈVE

Sa 4616



R. ROLLAND

—
LES

LÉONIDES

Sa
4616

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

